

@

Victor MEIGNAN

**DE PARIS
À PÉKIN**

De Paris à Pékin

à partir de :

DE PARIS À PÉKIN PAR TERRE SIBÉRIE - MONGOLIE

par Victor MEIGNAN (1846-)

Plon, Paris, 1877, pages 264-396 de 396 pages.

[c.a. : Nous laissons, à regret d'ailleurs, Victor Meignan prendre le train à la gare du Nord le 25 octobre 1873, et nous le retrouvons cinq mois plus tard à la frontière russo-chinoise, achevant son périple sibérien.]

Édition en format texte par
Pierre Palpant

www.chineancienne.fr
novembre 2012

TABLE DES MATIÈRES

- XVI. — [Kiachta. Maïmatchin](#). Les marchands de thé — Leur concurrence — Le Sienzy — Aspect de Maïmatchin — Un dîner chez le gouverneur chinois — Préparatifs pour la traversée du désert de Gobi.
- XVII — [Première étape en Mongolie](#). Les Mongols — Leurs tentes ; leur vie ; leur manière de ne pas se perdre dans le désert — La caravane — Un sacrilège — Le consul russe à Ourga — Le Koutoukta.
- XVIII — [Ourga. Entrée dans le désert de Gobi](#). Religion mongole — Cérémonies funèbres — La montagne sainte — Mes compagnons de route — Départ d'Ourga — Première balte — La veille de Pâques.
- XIX — [Le désert de Gobi](#). Rencontre d'un prince mongol et de sa cour — Notre vie au désert — La plaine de sable — Privation d'eau — Mirage lunaire — Trois exécutions — Un voyageur égaré — Arrivée à la grande muraille de Kalkann.
- XX — [La Chine proprement dite depuis Kalkann jusqu'à Tchah-Tao](#). La campagne chinoise — Dernière hospitalité russe — Le palanquin — Les rues de Kalkann — Les sociétés secrètes — Comment l'ordre est maintenu sans armée — Origine de la tresse — Comment se perdent les titres de noblesse.
- XXI — [Arrivée à Pékin](#). Chaude affaire — Défilé de Nang-kaou — Un jeune ménage — Du prélèvement de l'impôt — Toun-cheh-ouh — Dernière solitude — Entrée à Pékin — Arrivée à la légation française — Heureuse surprise.
- XXII — [Un peu de tout](#). Le pont de marbre — La ville tartare — Les objets d'art — Un mot sur les laques japonais — Les enterrements — L'observatoire — Le palais impérial — Les temples du Ciel et de l'Agriculture — Les quatre récoltes — Les diverses espèces de thé — Départ de Pékin — Tien-tsin — La mer enfin !

Gravures : [Une rue à Ourga](#) — [Le grand lama de Mongolie](#) — [Moulin à prières à Ourga](#) — [Ma voiture en Mongolie](#) — [Mon palanquin](#).

XVI

Kiachta. — Maïmatchin

@

Les marchands de thé — Leur concurrence — Le Sienzy — Aspect de Maïmatchin — Un dîner chez le gouverneur chinois — Préparatifs pour la traversée du désert de Gobi.

p.264. . . Nous croisions souvent des Chinois dans des voitures ou dans des palanquins, vêtus d'étoffe de soie bleue, rouge, de toutes couleurs ; plus souvent encore des Mongols sur des chameaux ou sur de petits chevaux fringants, coiffés tous uniformément d'un bonnet jaune doublé de fourrure et enveloppés d'un grand manteau de peau de cerf blanc du désert de Gobi, croisé sur la poitrine. Enfin, le 27 mars, p.265 à neuf heures du matin, j'aperçus du haut d'une colline le village de Kiachta à l'extrémité duquel se dressent deux énormes poteaux peints en jaune qui marquent la frontière du céleste empire et l'entrée de la ville de Maïmatchin.

J'allai tout droit chez M. Pfaffius.

— Je ne pensais pas, me dit-il, que vous mettriez tant de temps pour venir d'Irkoutsk.

Je lui contai mes aventures du Baïkal.

— La petite caravane de marchands de thé à laquelle vous deviez vous joindre est partie hier matin. Mais rien n'est perdu ; une autre caravane doit nous quitter dans huit jours. Vous aurez ainsi tout le temps de faire vos préparatifs pour vous rendre avec elle à Pékin, et nous aurons le plaisir de vous garder ici toute une semaine.

J'allai annoncer cette nouvelle à Ivan Michaëlovitch Nemptchinof, qui en montra une telle joie et m'offrit l'hospitalité dans la maison de son père avec une si grande grâce, que je ne pourrai jamais en perdre le souvenir.

De Paris à Pékin

Le père d'Ivan Michaëlovitch ¹, chez qui je ^{p.266} logeai à Kiachta, est cousin du Nemptchinof dont j'ai parlé plus haut, l'un des trois propriétaires de la plus fructueuse mine d'or de la Transbaïkalie. Craignant les risques souvent si désastreux de la recherche de l'or, il a préféré se livrer au commerce du thé et a acquis une immense fortune.

La prospérité du commerce du thé par caravane tient à deux causes : 1° à la grande consommation de thé qui se fait en Sibérie et en Russie, la boisson faite avec cet arbuste formant le fond de la nourriture des Russes ; 2° à la gratuité de l'importation que le tzar a accordée à ses sujets de la Sibérie orientale. Comme au contraire les droits de douane sont élevés pour l'importation du thé par Odessa, il s'ensuit que presque tout le thé que l'on boit en Russie a ^{p.267} passé par les mains des marchands de Kiachta, non sans y laisser beaucoup de roubles.

Ces marchands sont en ce moment effrayés par l'apparition d'une concurrence dont le succès, il est vrai, discutable encore, leur causerait une ruine complète. Cette concurrence dirigerait son thé par mer, de l'embouchure du Yang-Sé vers le port de Vladivostok, et l'apporterait de là à Irkoutsk par la rivière de l'Issouri et le fleuve Amour. — Les communications par cette voie une fois établies, il n'est pas douteux que le thé puisse se vendre beaucoup meilleur marché, car la traversée de la Mongolie et du désert de Gobi est extrêmement coûteuse ; mais les instigateurs du nouveau projet vont être obligés de faire dès le principe des dépenses si considérables qu'il est à craindre de voir sombrer leur entreprise avant qu'ils aient fait arriver à Irkoutsk un seul

¹ Le lecteur ne sait peut-être pas pourquoi je fais toujours précéder de deux noms de baptême le nom de famille de toutes les personnes dont je parle. C'est que la manière la plus courtoise en Russie de dénommer quelqu'un consiste à faire suivre son nom de baptême du nom de baptême de son père, auquel on ajoute la terminaison *owitch*. Ainsi Iwan Michaëlowitch Nemptchinof signifie Iwan fils de Michaël Nemptchinof. Cette double appellation, non seulement polie, mais aussi la plus respectueuse de toutes, surtout quand on n'y joint pas le nom de famille, est si rigoureusement exigée par l'usage que l'empereur, dans les actes publics, est désigné Alexandre Nicolaëwitch, et qu'il n'est pas d'injure plus grossière que d'appeler quelqu'un par son seul nom de baptême comme nous le faisons dans l'intimité : il semble qu'en ne rappelant pas à son interlocuteur le nom de son père on veuille insinuer qu'il n'en a point eu et qu'il est enfant naturel.

De Paris à Pékin

ballot de marchandises. Pour rendre le transport aussi bon marché que possible ils voudraient embarquer le thé à Haïn-Ko, grand centre des plantations de la Chine méridionale, sur les bords du Yang-Sé, et ne le débarquer qu'à Nertchinsk, sur la Schilka, en plein gouvernement d'Irkoutsk. Mais pour cela il faudrait creuser un canal entre Vladivostok et le lac Hinko où ^{p.268} l'Issouri prend sa source, région extrêmement montagneuse, et de plus construire des bateaux à vapeur assez petits pour passer dans un canal et d'un tonnage assez grand pour résister aux flots constamment soulevés des mers de Chine. L'idée est certainement ingénieuse et même grandiose ; le succès n'est pas douteux si le capital de la nouvelle société est assez important pour suffire à la construction de cette route maritime. En tout cas, la lutte est fort intéressante, et je ne doute pas que mes lecteurs, maintenant instruits de cette déclaration de guerre commerciale, ne cherchent plus tard à en connaître les résultats.

Les Chinois qui habitent Maïmatchin ne tardèrent pas à savoir que M. Nemptchinof logeait chez lui un Sienzy, c'est-à-dire un homme de l'extrême Occident. Comme l'espèce en est rare dans la Chine septentrionale, et que la curiosité de toutes les femmes du monde réunies n'égale pas celle d'un seul Chinois, tous les habitants de Maïmatchin désirèrent me voir.

Suivant la mode russe, les fenêtres de la maison où je me trouvais étaient mastiquées, bien que les froids eussent presque entièrement disparu, mais les portes étaient ouvertes à deux battants : je ne pouvais donc m'opposer à ce flot ^{p.269} de Chinois montant et toujours renouvelé. Ils étaient constamment quarante ou cinquante dans les trois petites chambres qui formaient mon appartement. Ils épiaient mes moindres gestes, s'emparaient de toutes mes écritures, tâtaient ma barbe qui leur semblait une monstruosité, car ils ne sont habitués à voir pousser sur leur visage et même ordinairement sur celui des Sibériens autre chose que des moustaches, et me demandaient de parler ma langue. Plusieurs fois, énervé par leur persistante indiscrétion, je leur débitai les formules les plus grossières ; ils ne les en trouvaient pas

De Paris à Pékin

moins harmonieuses et me priaient souvent de les répéter aux nouveaux arrivants.

Le gouverneur ne résista pas au courant général. Sa visite m'intéressa. Il était vêtu d'une robe de drap d'or. Son bonnet était surmonté d'une boule bleue, marque de sa dignité. Deux énormes plumes de paon étaient attachées à ce bonnet et pendaient par derrière. Ce gouverneur était accompagné de deux dignitaires chinois et d'un prince mongol. Celui-ci était vêtu comme tous ceux de sa race ; sa poitrine seulement disparaissait sous une profusion d'ornements et d'amulettes en argent et en corail. Un cousin ^{p.270} d'Ivan Mikhaïlowitch, M. Solomanof, me servit d'interprète.

— Légalement, me dit le gouverneur, je devrais m'opposer à votre entrée en Chine ; les Russes seuls ont le droit de pénétrer par terre dans le céleste empire. Cependant je fermerai les yeux. Demandez seulement à M. Pfaffius un passe-port de marchand de thé, sujet russe, pour le cas où vous auriez des difficultés avec les autorités chinoises que vous pourrez rencontrer sur votre route.

Il termina l'entretien en m'invitant à dîner pour le lendemain. J'acceptai avec plaisir, et nous nous quittâmes comme de vieux amis.

Maïmatchin est une ville peut-être unique au monde, en ce sens qu'elle n'est peuplée que d'hommes. Non seulement, en effet, les femmes chinoises ne peuvent pas sortir de leur territoire, mais il leur est même défendu de franchir la grande muraille de Kalkann et d'entrer en Mongolie. Cette règle empêchera la nation chinoise de se modifier encore de longtemps. Quelque nombreuses que soient les émigrations, l'influence étrangère ne sera jamais très grande sur des hommes nés en territoire chinois et élevés jusqu'à leur âge mûr avec les habitudes et les préjugés de leur orgueilleuse patrie. Donc tous ^{p.271} les Chinois de cette première ville sont exclusivement commerçants. Ils jouissent d'une certaine aisance jusqu'au jour où leur négoce avec l'Europe par la

De Paris à Pékin

Sibérie leur aura procuré une fortune suffisante pour regagner leur ville natale à l'intérieur et y vivre en famille.

Leurs habitations se ressentent de leur bien-être. Elles sont, il est vrai, séparées de la rue par un mur en terre assez laid, mais dans la cour intérieure s'élève d'ordinaire une maison gracieuse et élégante, devant laquelle jouent ces roquets grassouilleux, pourvus d'yeux énormes, tels que nous les montrent assez fidèlement les images des potiches et des paravents. Souvent les objets ainsi reproduits par les images chinoises et qui nous semblent de grotesques caricatures, représentent en réalité et plutôt avec des erreurs de perspective qu'avec des infidélités de dessin les objets du pays.

La pièce principale des maisons de Maïmatchin se divise en deux parties. Celle qui est plus au fond est surélevée. Des brasiers sont entretenus sous cette vaste estrade, qui est couverte de nattes et qui sert de siège pendant la journée, de lit pendant la nuit.

En face de la porte se trouve d'ordinaire une ^{p.272} niche voilée par un store orné dans laquelle se prélassent les idoles domestiques.

Les parois de la salle sont laquées en rouge ou en noir, ou bien encore tendues de soie brochée selon la richesse et le goût du propriétaire. Celle qui donne sur la cour est ordinairement en bois léger, travaillé et taillé à jour. Sur ces découpures est tendu et collé du papier de couleur. La lumière doucement tamisée dessine sur ce léger transparent la partie pleine des ornements en bois et simule ainsi une sorte de gracieux vitrail.

On comprend que ces intérieurs si riants et si nouveaux pour moi m'attirassent de longues heures. Je passais de l'un à l'autre appelé par d'obligeantes hospitalités et partout bourré de confitures et de pâtisseries.

C'est par suite d'une erreur que nous confondons généralement en Europe l'édifice consacré au culte avec la tour élevée et isolée qui domine d'ordinaire les villages. Ces tours n'ont aucun caractère religieux ; elles servent seulement de point de repère dans les vastes

De Paris à Pékin

plaines de la Chine centrale. Aussi ne les trouve-t-on point dans les contrées montagneuses, à Maïmatchin par exemple.

p.273 Le temple idolâtre de cette ville est situé à côté de la maison du gouverneur. Il est précédé de trois cours environnées de galeries en bois fouillé et peint de diverses couleurs. Dans la première se dressent trois petits édicules recouvrant un gigantesque tam-tam et deux monstres dorés. Dans la deuxième s'élève un théâtre disposé de telle manière que, les portes du temple étant ouvertes, l'idole puisse contempler la représentation, laquelle m'a paru constituer une partie essentielle du rite religieux. La troisième cour est couverte et sert de vestibule au temple proprement dit, dont les idoles sont véritablement grotesques. La porte est charmante, en bois doré et sculpté à jour. Les sanctuaires sont au nombre de trois. Celui du milieu est consacré à une énorme idole aux traits monstrueux. Je remarquai l'air féroce de cette statue aux yeux menaçants. Sa barbe, faite de poils véritables, descendait jusqu'à la ceinture. Elle était vêtue d'une robe de soie jaune. Douze statues dans l'attitude de la prière s'inclinaient devant elle. Une grande quantité d'ornements de toute nature encombraient ce sanctuaire : d'immenses chandeliers de fer forgé, des épées, des lances dorées, des cierges et des lanternes allumés. Le p.274 dieu qui est à gauche de celui-ci se distingue par trois yeux et par une robe écarlate ; c'est celui qui scrute les plus secrètes pensées. Aussi n'avait-on pas allumé de cierge devant lui, afin peut-être de ne pas favoriser sa clairvoyance. Le dieu de droite portait une robe verte.

Je n'eus garde d'oublier l'invitation que m'avait adressée le gouverneur chinois. À l'heure marquée je me présentai chez lui. J'y retrouvai bon nombre de personnes de connaissance et surtout mes anciens compagnons de voyage habitant Kiachta, auxquels il avait eu le bon goût de me réunir. Nous prîmes place sur l'estrade que j'ai décrite, accroupis par groupe de trois ou quatre autour de plusieurs tables basses.

Le couvert se compose pour chacun d'une petite assiette, d'une tasse microscopique et de deux bâtons. La petite assiette n'a pas pour

De Paris à Pékin

usage de recevoir en bloc toute la portion du plat que chacun s'adjuge. Elle contient seulement du vinaigre chaud et noir sans cesse renouvelé par les serviteurs, sauce indispensable, dans laquelle on trempe chaque bouchée après l'avoir directement saisie dans le plat à l'aide des deux bâtons.

Quand la bouchée ainsi arrosée a été portée à ^{p.275} la bouche, les deux petits bâtons s'en vont piquer à droite et à gauche quelque assaisonnement dans les soucoupes annexes qui entourent le plat. Ce sont principalement des plantes marines, des champignons noirs poussés sur les bouleaux, des herbes odoriférantes, des œufs conservés et manipulés de telle sorte que l'albumine en est devenue noire, de petits reptiles ouvragés, artistement taillés en spirale.

Je me souviens aussi que dans une autre occasion et dans un lieu plus voisin de la mer, l'un de ces hors-d'œuvre était un bol de crevettes servies dans une sauce savante qui les assaisonne sans les tuer : on les mange ainsi toutes vives, en saisissant de préférence celles dont les bords sont les plus vigoureux.

L'unique boisson servie dans des tasses petites comme des dés à coudre est de l'eau-de-vie de riz chaude.

Ces petites préparations minutieuses, ces petits ustensiles gracieux, cette variété de petits plats font penser à une dînette d'enfants.

C'est bien là la table de cette race efféminée, à la main délicate et aux pieds fins, race ignorante des grands efforts et des grands appétits, qui n'accomplit les œuvres considérables que par ^{p.276} la persévérance dans les petits moyens. Les bouchées sont préparées et coupées d'avance dans les plats, et chacun d'eux est surmonté d'une amande rouge pour indiquer que personne n'y a encore touché.

La procession des vingt-cinq ou trente plats qui composaient le repas du gouverneur de Maïmatchin commençait, selon l'usage chinois, par les viandes, se continuait par les soupes et les sucreries, et se terminait par un plat de riz cuit simplement à l'eau, que l'on présente toujours aux convives à la fin des repas, sans que personne y touche,

De Paris à Pékin

et dont l'offre signifie, paraît-il : « Je vous ai donné tout ce qui se trouvait chez moi ; je serais obligé maintenant pour continuer, d'avoir recours aux aliments les plus communs. »

Le jour du départ de la caravane approchait. Je songeai à faire mes préparatifs pour la traversée du désert de Gobi.

Les marchands de thé avec lesquels je devais traverser la Mongolie et la Chine septentrionale se chargèrent de pourvoir à notre locomotion et de traiter avec un guide mongol pour nous conduire jusqu'à la grande muraille. — Ce trajet s'effectue en petites voitures chinoises, sortes ^{p.277} de coffres où l'on peut être couché et dont l'arrière repose sur deux roues uniques, tandis que l'avant est soutenu par un chameau de trait.

Chaque véhicule ne peut contenir qu'un voyageur. Les chameaux qui supportent de si considérables fatigues (comme le lecteur pourra l'apprécier par la suite) ne peuvent gravir aucune côte. On ne peut donc pas se servir de ces animaux dans la première partie de la route de Mongolie, entre Kiachta et Ourga, parce qu'il faut traverser une chaîne de montagnes d'un accès difficile. Pendant cette première période, les petites voitures dont j'ai parlé sont traînées par des bœufs. La lenteur de leur pas, et aussi le désir de devancer la caravane à Ourga pour y séjourner quelque peu, me décidèrent à ne pas m'associer dès Kiachta au sort de mes compagnons, et à continuer mon voyage jusqu'à Ourga dans une tarantass. Je laissai donc mon bagage et Pablo à la lente caravane, et j'offris place dans ma voiture russe à M. Marine, l'un des marchands de thé qui devait traverser avec moi le désert de Gobi.

On ne peut se douter de la quantité d'objets, de vivres, d'agrès et d'accessoires dont l'homme doit se munir quand il va rester plus d'un mois ^{p.278} au désert séparé de ses semblables. Il faut qu'il songe non seulement aux aliments nécessaires, mais aux outils de réparation pour les voitures, aux préservatifs et aux remèdes contre tout accident de la route, tant pour les hommes que pour les chameaux, aux présents

De Paris à Pékin

nécessaires pour se faire des amis parmi les indigènes, et surtout à l'étrange monnaie qui a cours parmi les Mongols, et dont il faut faire provision.

Ces Orientaux méprisent l'or et l'argent ; leur commerce se fait exclusivement par des échanges. Un thé, d'une qualité ordinaire, appelé thé de brique, à cause de la forme qui lui est donnée par la compression, est la denrée la plus appréciée et servant le plus souvent de monnaie. Une de ces briques représente environ dix à douze francs.

Les aiguilles enfilées, le sucre et l'eau-de-vie ont aussi une grande valeur d'échange. Je dus me pourvoir de plusieurs objets dans un village voisin de Kiachta, à Troïsky-Sawsk, où j'eus l'occasion de visiter la rare collection de M. Popoff.

Ce savant a étudié les mœurs de tous les insectes de la province transbaïkalienne. J'ai remarqué parmi ses lépidoptères un papillon d'une ^{p.279} espèce extrêmement rare, qu'il appelle *Liparis Ochropoda*, et qui pond des œufs fécondés sans accouplement préalable. Les expériences fort curieuses qui l'ont amené à cette affirmation ont été répétées par lui au gymnase d'Irkoutsk et à Troïsky-Sawsk avec un plein succès.

Il a vu se produire sans accouplement jusqu'à trois générations successives dont la dernière n'était composée que de mâles ¹.

Nous quittâmes Kiachta, M. Marine et moi, dans notre tarantass trois jours après le départ de la caravane. Nous comptons non seulement la rejoindre, mais encore la dépasser, comme je l'ai dit plus haut, et séjourner plusieurs jours à Ourga en attendant son arrivée dans cette ville.

Madame Grant, miss Compbell et Iwan Mikaëlowitch m'accompagnèrent vingt kilomètres, chacun dans une petite voiture différente. Nous traversâmes Maïmatchin et nous entrâmes en Mongolie. À la vérité, il y a peu de différence entre ce pays et le désert.

¹ Le même fait a été signalé par Blanchard (*Animaux articulés*, Paris, 1846), et par Lacordaire (*Introduction à l'entomologie*, tome III, page 383).

De Paris à Pékin

Seulement, à de rares intervalles, on aperçoit un campement d'indigènes, composé d'une ou deux tentes entourées ^{p.280} d'une enceinte, dans laquelle se trouvent un chameau, un cheval et quelques moutons.

Quand le jour commença à baisser, les trois petites voitures qui accompagnaient ma tarantass pensèrent à rebrousser chemin. Je dois avouer à ma honte que je n'avais nullement songé à apporter avec moi du vin de Champagne pour le répandre à terre, suivant la coutume russe. J'étais trop sincèrement triste. D'ailleurs, l'aspect du pays, la perspective d'être privé de tout compagnon parlant français (car M. Marine ne savait pas un mot de notre langue), le commencement d'une existence toute nouvelle n'ajoutaient pas peu à l'émotion et à la peine que me causait une telle séparation.

Je baisai la main des deux belles dames, je serrai dans mes bras le jeune Nemptchinof, et je continuai ma route vers le sud, tandis que mes trois amis, craignant de ne pas arriver à Kiachta avant la fin du jour, imposaient à leurs chevaux une allure vertigineuse.

Un nuage de la poussière fine du désert, soulevé par les roues de leurs voitures, les enveloppa bientôt, et ils disparurent à mes yeux : mon voyage en Sibérie était complètement terminé.

@

XVII

Première étape en Mongolie

@

Les Mongols — Leurs tentes ; leur vie ; leur manière de ne pas se perdre dans le désert — La caravane — Un sacrilège — Le consul russe à Ourga — Le Koutoukta.

p.281 Le froid devint assez piquant à cette heure de la journée : le thermomètre marqua plusieurs degrés au-dessous de zéro. Aussi préférâmes-nous faire halte auprès d'un campement mongol, afin de nous réchauffer au foyer de cette famille. D'ailleurs, M. Marine, en véritable Russe, tenait à prendre le thé, et tous nos ustensiles pour dresser le fourneau étaient loin de nous, avec la caravane. Les tentes près desquelles notre iemschik arrêta sa troïka étaient pittoresquement placées sur le penchant d'un coteau, à la lisière d'un petit bois de sapins, derniers arbres qu'il me fut donné de contempler de longtemps. La nuit était claire et limpide. La lune faisait scintiller les plaques de neige qui avaient résisté au p.282 dégel des journées précédentes. Nous nous hâtâmes, M. Marine et moi, de descendre de la tarantass ; nous sautâmes par-dessus la barrière de l'enclos mongol, et nous pénétrâmes sans crier gare dans la tente qui nous parut la plus vaste.

Ces tentes sont solidement construites en treillages de bois recouverts de plusieurs épaisseurs de peaux de mouton. Elles ont environ trois mètres de diamètre. Une ouverture étroite et basse, devant laquelle est suspendue aussi une peau de mouton, en forme l'unique entrée. En face de cette porte se trouve toujours une petite statuette ou un dessin représentant le dieu protecteur de la famille. Devant cette idole sont placés sept ou huit petits vases contenant du pain, du sel, des petits fragments de bois, des excréments de chameaux, du thé, tout ce dont ces pauvres gens ont besoin pour leur malheureuse existence : sublime prière en vérité, qu'il est curieux de

De Paris à Pékin

trouver chez ces peuplades sauvages, dont le culte n'engendre que l'oisiveté, l'abrutissement et la misère.

La tente était habitée par deux hommes et une femme couchés autour du feu placé au milieu et qui seul éclairait ce taudis.

Nous nous aperçûmes bientôt que cette position ^{p.283} était la seule supportable, l'abondance de la fumée rendant la respiration impossible à quatre-vingts centimètres au-dessus du sol. C'est pour cette raison que les Mongols paraissent presque nègres, ayant le visage recouvert d'une couche de suie dont ils ne cherchent jamais à se débarrasser. La femme, comme presque toutes les Mongoles de son sexe, était couverte de bijoux. Une demi-couronne en argent ornait son front ; deux grandes épingles retenaient ses cheveux derrière les oreilles, à la manière des momies égyptiennes, et deux énormes broches, aussi en argent, ramenaient l'extrémité de ses cheveux sur la poitrine ; le tout orné de pierres de différentes couleurs.

Ces trois êtres humains couchés à terre, immobiles autour d'un foyer d'excréments de chameaux dont la lueur faisait briller leurs bijoux et leurs yeux noirs, formaient un tableau d'un aspect diabolique. Une ouverture était pratiquée à la partie supérieure de la tente, et par cette ouverture on pouvait apercevoir la teinte douce et blanchâtre des astres de la nuit. Combien mon existence s'était transformée en quelques heures ! Quand je n'aurai pas devant moi l'immensité du désert, voilà les seuls intérieurs dans lesquels je pourrai désormais pénétrer.

^{p.284} Notre cocher ne tarda pas à nous suivre, lui aussi, dans la tente. Comme il était Bouriate, il lia conversation avec nos hôtes, qui parurent satisfaits de nous recevoir. Je tachai de me faire comprendre de M. Marine, je n'ose pas dire en parlant russe.

La quasi-facilité avec laquelle j'y parvins me donna une haute idée de son intelligence. Les Mongols s'aperçurent bientôt que les signes tenaient une grande place dans notre conversation, et je fus, pour eux comme pour les Chinois de Maïmatchin, l'objet d'une grande curiosité.

De Paris à Pékin

Seulement, je me gardai bien de me laisser toucher par qui que ce fût de cette race sale, puante, couverte de vermine et d'ulcères. Je suis sûr qu'il n'existe pas au monde une population plus dégoûtante que la population mongole. L'eau est dans ce pays trop précieuse pour qu'on l'emploie à un autre usage qu'à la boisson. Aussi, ces pauvres gens sont-ils couverts de plaies qui vont toujours augmentant. Quelquefois même, leurs membres se détachent et ils périssent, inspirant l'horreur à tous ceux qui les approchent, au milieu de souffrances inouïes.

Quand nous fûmes rassasiés, M. Marine et moi, nous nous hâtâmes de sortir de la tente et ^{p.285} nous nous étendîmes dans notre tarantass pour nous y endormir.

Quand les chevaux furent suffisamment reposés, nous nous remîmes en route ; il était environ trois heures du matin.

Pendant ce voyage, nous nous vîmes plusieurs fois entourés subitement par des cavaliers mongols aux vestes jaunes et aux culottes rouges, qui, ayant aperçu un attelage russe, étaient accourus de toute la vitesse de leurs chevaux pour jouir de la vue de deux étrangers. De longues perches, assez lourdes, étaient attachées à leurs montures, et traînaient derrière eux, marquant dans le sable la trace de leur passage.

Ce sillon précieux, jouant le rôle des cailloux blancs du petit Poucet, les empêche de se perdre et les ramène infailliblement chez eux après plusieurs jours de course effrénée dans le désert et de vagabondage. Armés de pied en cap, tantôt d'un arc avec quantité de flèches, tantôt d'un fusil garni d'une fourche en fer en guise de baïonnette, et toujours d'un énorme couteau, ces indigènes à l'air sauvage étaient loin d'être rassurants.

Après nous avoir escortés pendant quelques minutes et s'être enquis auprès de notre cocher ^{p.286} de tous les renseignements désirables, ils s'éloignaient ventre à terre, tantôt debout sur leurs étriers, tantôt courbés sur leurs montures, semblant ne faire qu'un avec leur coursier rapide.

De Paris à Pékin

Les Mongols chez lesquels nous fîmes halte le lendemain ressemblaient trop à ceux de la veille pour que je les décrive ici. Seulement, il me fut impossible de séjourner sous leurs tentes dès que je me fus rendu compte du genre de repas auquel les malheureux se livraient. Un chameau mort gisait à terre, à quelques pas de leur habitation. Depuis combien de mois cet animal était-il là ?...

Le froid avait sans doute aidé à sa conservation, mais non pas d'une manière suffisante pour l'empêcher de répandre dans l'air une odeur épouvantable.

Les pauvres Mongols en déchiquetaient chaque jour une petite partie, espérant utiliser cette charogne longtemps encore pour leur subsistance. Quand je pénétrai sous leur toit noirci par une fumée abondante (car le bois ne se mêlait plus dans leur foyer, comme dans celui de la veille, à l'excrément séché des chameaux), ils avalaient avec avidité cette viande repoussante, bouillie dans une eau fétide, sans le moindre assaisonnement, sans sel et sans pain !

p.287 Nous nous gardâmes bien, M. Marine et moi, de préparer du thé dans cette marmite. Nous déjeunâmes de saucisson de mouton que j'avais eu soin d'emporter avec moi. J'allai ensuite faire ma toilette avec de la neige, bonheur insigne dont je fus privé peu de jours après, et j'attendis, en m'étendant à terre, que notre troïka eût repris des forces suffisantes pour continuer la route.

Pendant ma rêverie, je vis un des Mongols sortir de la tente, monter sur un chameau, et disparaître au détour de la vallée en fredonnant une chanson. Après cela, philosophes, cherchez d'où vient la joie ! Quant à moi, je préférerais être tout, et sans aucune restriction tout, homme ou bête, que d'être ce Mongol, qui cependant chantait !...

Notre grande distraction du lendemain fut de scruter l'horizon pour tâcher d'apercevoir notre caravane. Pour aller de Kiachta à Ourga, il n'y a pas de route marquée. On suit simplement la direction du sud, mais les obstacles divers que l'on rencontre d'ordinaire peuvent faire dévier de plusieurs kilomètres.

De Paris à Pékin

Nous examinions avec attention, à l'aide de nos lorgnettes, les campements de Mongols, les ^{p.288} troupeaux de chameaux, toutes les ombres portées. Nous fîmes plusieurs fois de longs détours pour nous rapprocher de chimères éloignées, dont l'aspect nous avait semblé pareil à celui d'une suite de voitures et de chameaux. Que de fois notre attente fut déçue !

Enfin, deux pavillons flottant au vent, en tête d'une caravane clairement et distinctement visible, ne nous laissèrent plus aucun doute.

L'un de ces pavillons portait les aigles russes, l'autre contenait une prière, et avait été placé là par le guide mongol pour protéger notre voyage. Je revis avec plaisir le pauvre Pablo, qui déjà avait maigri de plusieurs livres. Il me fit un grand éloge de mes autres compagnons de route, avec lesquels il avait déjà fait ample connaissance. Je leur serrai la main. Je les assurai que ma présence ne leur causerait, par ma faute, aucun désagrément ; je caressai le bœuf qui traînait ma voiture vide, et je continuai ma route.

Quelques heures après, à la tombée de la nuit, nous vîmes se dresser devant nous une silhouette étrange. En nous approchant, nous reconnûmes une idole en plein air, représentant probablement le dieu des voyageurs. Elle était en pain ^{p.289} compressé et recouvert d'une sorte de bitume. Elle était placée sur un cheval de même matière, et tenait en main une lance à la manière du don Quichotte espagnol. Sa figure était horrible à voir, et sa tête était surmontée d'une véritable chevelure. Des dons en grand nombre étaient répandus à terre autour de l'idole. Cinq ou six personnages, aussi en pain, se tenaient devant elle dans l'attitude de la prière.

Nous sondâmes l'horizon, M. Marine et moi, et, malgré les supplications de notre cocher craintif, nous fîmes un ample butin.

Nous saisîmes d'abord plusieurs offrandes, nous nous emparâmes de quelques adorateurs ; enfin, ne connaissant plus d'obstacle, j'arrachai la tête du dieu lui-même, et je la mis dans mon sac. Nous

De Paris à Pékin

nous éloignâmes grand train de cet autel mutilé. Je ne tardai pas, du reste, à regretter mon sacrilège : la tête du dieu se désagrégea aux secousses de la voiture, et devint méconnaissable. Le lendemain matin, nous fûmes réveillés par la folle allure que prirent soudain nos chevaux. Le cocher s'était endormi et avait laissé tomber les guides à terre. Les bêtes, effrayées, avaient pris le galop et, ne se sentant pas retenues, couraient droit devant elles, sans p.290 considération des fossés, des monticules, des obstacles de tout genre qui pouvaient se présenter. Les appels les plus convaincants, les trémolos les plus expressifs n'eurent sur elles aucune influence : nous filions toujours avec la même rapidité.

Notre cocher alors, en vrai sujet de l'empereur de Russie qu'il était, ne craignit pas d'exposer sa vie, du moment qu'il s'agissait de conserver celle de deux autres sujets du même empereur. Tandis que nous le soutenions par les pieds entre la voiture et la troïka, il réussit à ramasser les guides, qui déjà étaient embarrassées dans les jambes d'un des chevaux. Une ruade, le moindre incident pendant cette délicate opération, eût pu fracasser la tête de ce brave homme, dont la seule faute, en somme, avait été d'être harassé de fatigue, et que nous ne manquâmes pas de récompenser largement à notre arrivée à Ourga.

Malheureusement, nous nous étions écartés de la bonne direction.

Depuis combien de temps étions-nous à la merci de notre attelage ? nul de nous ne pouvait le savoir. Après avoir erré un peu au hasard, ne se guidant que par la direction du soleil, notre Bouriate désespéra de retrouver le bon chemin. p.291 Nous adoptâmes alors le parti qui nous restait à prendre : gravir une haute montagne et sonder l'horizon. Comme nous ignorions complètement, M. Marine et moi, la configuration du pays, ce fut notre cocher qui se chargea de l'ascension. Cette série d'incidents nous fit perdre un jour entier. Il redescendit heureusement, certain de la route à suivre, et nous repartîmes dans les mêmes dispositions que le pigeon de la fable : croyant pour le coup que nos malheurs finiraient par cette aventure.

De Paris à Pékin

Mais un fripon de cours d'eau vint encore apporter un obstacle à la continuation de notre voyage. Nous supposions son manteau de glace trop mince pour nous porter, et d'autre part cette couche, quelle qu'elle fût, ne permettait pas de sonder. Après les péripéties de mon passage du lac Baïkal, j'affirme que je me serais confié à cette glace sans la moindre émotion ; mais voyant les grandes hésitations de M. Marine et du cocher, je finis par partager leurs craintes.

Nous descendîmes de la tarantass, mon compagnon et moi, et nous passâmes d'abord à pied ; puis l'iemschik nous suivit en lançant ses chevaux à fond de train. La résistance de la glace fut tout juste suffisante, et le lendemain peut-être ^{p.292} nous n'eussions pu passer, car sous le poids de la voiture la glace se fendit dans toute son épaisseur, et l'eau derrière elle bondit à la surface, comme un vaincu qui reprend ses droits.

Nous avons encore une montagne à franchir avant d'arriver à Ourga. Nos chevaux fatigués la gravirent avec peine. Pour faciliter leur marche, nous descendîmes de la tarantass et nous suivîmes l'attelage à pied. Le site était pittoresque. À mesure que nous montions, les vallées qui nous entouraient paraissaient plus sombres et plus étroites ; les cimes des hautes montagnes qui nous dominaient resplendissaient aux ardeurs d'un beau soleil levant. Mon esprit se reporta à mes anciennes excursions dans les Alpes et dans les Pyrénées. Oubliant volontiers pendant quelques heures mon éloignement, les dangers d'un voyage aussi considérable, je cherchais autour de moi la cime neigeuse du mont Blanc ou de la Maladetta. Deux ou trois tentes de Mongols que j'aperçus au sommet du col que nous avions à traverser me rappelèrent subitement à ma véritable situation. Nous reprîmes la voiture. La descente de la montagne à travers les fondrières, en l'absence de tout chemin frayé, ne s'accomplit pas sans émotions. La vallée dans ^{p.293} laquelle nous pénétrâmes était jonchée de grosses pierres. Nous ne pouvions y avancer qu'au pas ; encore éprouvions-nous des secousses effroyables. Cette locomotion fatigante dura cinq à six heures. M. Marine en était exténué. Son visage avait pris une telle expression de

De Paris à Pékin

souffrance que j'en fus effrayé. Nous aperçûmes vers une heure de l'après-midi une grande lamaserie, élégamment piquée sur le flanc d'une montagne, et une heure après environ, nous arrivâmes à Ourga, la capitale mongole.



Une rue à Ourga.

Le consul russe pour qui j'avais une lettre de recommandation n'habite pas dans la ville ; le lecteur saura bientôt pourquoi. Son gouvernement lui a fait construire à trois kilomètres environ une grande maison à la sibérienne. Il vit là depuis vingt ans avec sa femme, protégé par deux compagnies de gendarmes russes, logeant les rares voyageurs qui peuvent se présenter, et n'ayant en dehors de cela pour toute distraction que le voisinage de la ville, où je prie le lecteur de vouloir bien pénétrer avec moi.

Les rues sont bordées de deux rangées de troncs d'arbre, plantés verticalement et fortement liés ensemble. Des portes, aussi en troncs d'arbres, sont ménagées dans ce double p.294 alignement, et donnent accès dans des cours où se dressent des tentes absolument semblables à celles que j'ai décrites précédemment. Le Mongol est essentiellement nomade, et même en ville ne se plairait pas dans une autre habitation.

De Paris à Pékin

Le gouverneur mongol, le grand lama, les plus hauts dignitaires habitent aussi à Ourga sous la tente. La lamaserie, le palais du Koutoukta et la prison dominant seuls cette ville bizarre ; mais comme ces trois constructions stables sont faites aussi de bûches superposées, elles rompent peu l'aspect monotone.



Le grand lama de Mongolie.

La lamaserie renferme d'assez grandes richesses. Le dieu principal, placé au milieu, est fondu en cuivre et a soixante pieds de haut. Autour de lui sont placés beaucoup d'autres personnages en cuivre. De petites niches sont ménagées dans les murs, et renferment chacune un petit dieu aussi en cuivre. J'en ai compté douze cents. Des drapeaux et des banderoles en étoffes de prix et brochées d'or tapissent cette église, et

De Paris à Pékin

empêchent d'en embrasser d'un coup d'œil l'effet général. À la droite du dieu principal se trouve l'estrade où prend place le Koutoukta pendant les cérémonies.

Ce Koutoukta est le dieu préféré des Mongols. ^{p.295} C'est un enfant que le grand lama d'Ourga va chercher en pompe au Thibet, où il est désigné sans doute par les lamas du pays. L'enfant vit retiré dans le fond de cette maison, que l'on décore ici du nom pompeux de palais. Par une fatalité bizarre, mais toujours renouvelée, ce dieu vivant ne dépasse jamais l'âge de dix-huit à vingt ans. La cause de ce destin impitoyable pourrait se trouver, je pense, dans les appréhensions du gouvernement de Pékin, jaloux de l'influence nuisible à ses intérêts que le Koutoukta pourrait exercer, à partir de cet âge, sur la population mongole. Quant à la prison, elle est formée de deux enceintes hautes de quatre mètres environ, aussi en troncs d'arbres.

@

XVIII

Ourga. Entrée dans le désert de Gobi

@

Religion mongole — Cérémonies funèbres — La montagne sainte —
Mes compagnons de route — Départ d'Ourga — Première halte — La
veille de Pâques.

p.296 La pensée de la mort et de la vie future plane constamment sur cette triste cité. Les pratiques religieuses forment la principale occupation de ses fanatiques habitants. Des drapeaux sur lesquels sont gravées des prières flottent sur les enceintes de bois qui entourent les habitations. Quelques fanatiques tendent même une corde au-dessus de cette première rangée de drapeaux, et y attachent encore des oriflammes recouvertes de formules pieuses. Ces étoffes de toutes couleurs, qui brillent au soleil et qui s'agitent au moindre vent, donnent à cette ville un air de fête qui contraste étrangement avec l'atmosphère funèbre que l'on y respire.

La pratique principale du culte consiste à faire p.297 tourner, comme un cheval de manège, un grand moulin qui contient une quantité énorme de prières écrites. Faire faire un tour au moulin équivaut, aux yeux de ces pauvres gens, à avoir récité toutes les prières qu'il contient. Ces moulins sont établis partout. Tous les trente ou quarante pas, il y en a dans les rues, auxquels peuvent s'atteler quatre ou cinq hommes. Autour de la lamaserie, on peut compter jusqu'à cinquante ou quatre-vingts moulins. Quelques Mongols ne se contentent pas du moulin commun, et font tourner de la main gauche un petit moulin portatif, tandis que de la main droite ils contribuent à la rotation du gros moulin de leur quartier. Deux cloches, l'une aiguë, l'autre grave, indiquent les demi-tours et les tours entiers de chaque machine. C'est un carillon perpétuel, qui ajoute encore à la physionomie pittoresque de cette étrange station.



Moulin à prières à Ourga.

On ne peut passer sur la place du palais du Koutoukta ni à cheval, ni à chameau, ni en voiture. Le rite impose de ne la traverser qu'à pied ; mais la plupart, outrepassant la règle, n'y pénètrent que sur les genoux.

Mais arrivons maintenant aux plus curieuses coutumes de ce peuple, c'est-à-dire aux p.298 cérémonies qui accompagnent la mort et la sépulture.

C'est un grand malheur, aux yeux des Mongols, de mourir dans sa tente. L'entrée du ciel est fermée au défunt, et, de plus, une sorte de fatalité malheureuse entoure à l'avenir la demeure souillée par la présence d'un mort.

De Paris à Pékin

Dès qu'un habitant d'Ourga est frappé d'une maladie réputée incurable, dès que toute espérance de le sauver est éteinte, on le transporte dans la chambre dite des agonisants, sorte de petite construction funèbre attenante à la lamaserie. Une fois là, il est entre les mains des prêtres, qui, loin de penser à lui porter le moindre secours, s'occupent exclusivement du salut de son âme.

Je suis entré dans cet abominable lieu, mais je dois avouer que j'y suis resté si peu de temps, que je ne saurais en faire une description détaillée. Six ou sept hommes ou femmes étaient étendus à terre, sur un tapis, agonisant et râlant...

Pour en finir le plus tôt possible, ami lecteur, avec cet atroce sujet, accompagnons immédiatement un mort jusqu'à sa dernière demeure. On le transporte le visage découvert, et enveloppé d'un simple linceul en toile bleue, à deux kilomètres environ de la ville, du côté du ^{p.299} nord-est. Là, on le dépose à terre, et les assistants, rangés autour, remplissent l'air de cris perçants. Ce brouhaha indescriptible est à peine commencé, que l'on voit, à quelque distance, rôder des chiens énormes et que l'on aperçoit planant dans l'air des corbeaux et des vautours, que la nature semble avoir étrangement prédestinés à leur rôle odieux en les dotant de pattes et de becs rouge-sang. Les membres de la famille du défunt, après avoir hurlé pendant dix minutes environ, embrassent l'un après l'autre les pieds du cadavre, et se retirent en se voilant la figure. Rien ne peut égaler l'horreur de la scène qui se passe peu après. Les chiens se rapprochent en grognant, les oiseaux descendent peu à peu, en faisant entendre dans l'air leur croassement sinistre. Une heure après la cérémonie, il ne reste du mort que le crâne et le linceul ; mais celui qui a assisté à cet horrible repas, semblable en tout à celui du songe d'Athalie, a été si profondément frappé par ce spectacle, qu'il ne peut de longtemps en distraire sa pensée.

Tout ce côté de la ville est jonché de crânes et de linceuls ; on ne peut faire un pas sans en heurter. Ceux qui sont à la surface du sol sont ^{p.300} soulevés par le vent, et transportés parfois à une grande distance ; d'autres sont à moitié pourris, et se confondent déjà en

De Paris à Pékin

partie avec la terre dont ils sont formés. Quand la tempête soulève des tourbillons et que l'on a le malheur de se trouver sous le vent, on n'ose songer à ce que l'on respire et à ce qui craque entre les dents.

Je revins chez le consul, l'esprit tout troublé de ce que je venais de voir ; mais je fus largement distrait par la charmante soirée que je passai au sein de sa famille, pendant laquelle nous nous entretenmes longtemps de Pétersbourg et de Paris, que mes aimables hôtes connaissaient à fond et espéraient revoir bientôt.

J'appris pourtant, ce soir-là, une triste nouvelle : des trois marchands de thé qui formaient la première caravane, à laquelle M. Pfaffius avait d'abord pensé m'adjoindre, deux étaient morts, l'un pendant le trajet de Kiachta à Ourga et l'autre peu après avoir quitté la capitale mongole. J'allai visiter les deux tombes fraîches de ceux qui auraient pu être mes compagnons de voyage, et je remerciai mentalement le lac Baïkal d'avoir un peu retardé mon arrivée à Kiachta.

Le lendemain, j'allai me promener, avec le jeune interprète du consulat, sur une montagne ^{p.301} voisine d'Ourga, et connue sous le nom de Montagne sainte. Elle est l'objet d'une grande vénération. On ne peut la gravir autrement qu'à pied. On ne peut la cultiver ni couper aucun arbre, de telle sorte que cette montagne est restée seule boisée au milieu de l'immensité pelée de la Mongolie. Les habitants de ce lugubre pays se retirent souvent pendant plusieurs semaines ou plusieurs mois dans les replis de cette montagne, pour y vivre dans la solitude, méditer sur la vanité des choses de ce monde, pour y mener, en un mot, la vie d'anachorète. J'ai rencontré plusieurs de ces ermites établis au fond des bois, s'occupant, sans discontinuité, à faire tourner leur dévot moulin, et nous offrant d'intercéder pour nous auprès du Koutoukta.

J'eus le regret, pendant mon séjour à Ourga, de ne pouvoir aller rendre visite à cette jeune divinité. Elle était morte six semaines environ avant mon arrivée dans la capitale mongole. Je ne pus voir non plus le grand lama, qui était parti pour aller chercher au Thibet un nouveau petit dieu. J'en fus d'autant plus attristé, que le consul russe

De Paris à Pékin

m'assura que, par le gouverneur chinois, il eût pu facilement me faire parvenir jusqu'aux pieds du Koutoukta. J'aurais pu là, pendant ^{p.302} quelques instants, causer avec un dieu des choses de l'autre monde. Une pareille relation eût certainement assuré à ce livre un formidable succès. Hélas ! je crains bien que dans l'avenir une pareille occasion ne se représente jamais pour moi.

Les jours se succédaient, et notre caravane, laissée en arrière, n'apparaissait pas encore à l'horizon. Un jeune Russe arriva même en voiture de Kiachta, et déclara ne pas l'avoir rencontrée. Je commençais à être un peu inquiet, car j'avais confié à Pablo non seulement mon bagage, mais aussi ma fortune. On se figure, en effet, qu'une assez forte somme en thé de brique, seule monnaie courante en Mongolie, et aussi en pièces d'argent, dont j'avais dû me précautionner pour le trajet de l'avenir en Chine, constitue un encombrant bagage. Certes, je n'eusse pas agi de la sorte avec tout le monde ; mais Pablo était visiblement, au point de vue de l'honnêteté, un domestique exceptionnel. Je ne craignis pas un seul instant qu'il se fût enfui avec la caisse : je comptais d'ailleurs sur ses continuelles et salutaires appréhensions ; mais je craignais qu'un malheur fut arrivé à la caravane ou que Pablo fût mort, deux choses, après tout, extrêmement vraisemblables. ^{p.303} Heureusement, il n'en fut rien. Cinq jours après mon arrivée à Ourga, je le vis apparaître dans ma chambre. Il porta sa main à son front, à la manière des Turcs, et me remit la clef de ma voiture, comme un soldat qui dépose son épée. Notre guide mongol demanda un jour d'arrêt, pour vendre ses bœufs et acheter les chameaux qui devaient traîner les voitures. Je pus donc, avant de partir, faire connaissance avec mes nouveaux compagnons.

M. Schévélouf, le chef de la caravane, était âgé de trente-huit à quarante ans. Il faisait le trajet de Kiachta à Haïnko pour la septième fois. Il avait le teint jauni par les fièvres et une maladie de foie contractée dans la Chine méridionale. Il parlait merveilleusement le chinois et le mongol. C'était à la fois notre mentor et notre interprète ;

De Paris à Pékin

s'il nous eût manqué en route, je ne sais vraiment pas ce que nous serions devenus.

Il y avait M. Kousnietzof, nullement parent du richard de Krasnoïarsk que j'ai présenté au lecteur. C'était un jeune homme de vingt ans, originaire de Verchni-Oudinsk, et qui sortait pour la première fois de sa ville natale. Sibérien pur sang, il avait une épaisse chevelure blonde qui lui descendait jusqu'au milieu du dos et pas un ^{p.304} poil de barbe. Accoutumé aux bottes et à la grande blouse du costume national russe, non seulement il était gêné dans le pantalon et la jaquette qu'il avait endossés pour la circonstance de son voyage en Chine, mais encore il lui semblait qu'il était ainsi vêtu d'une manière indécente ; aussi, en entrant dans le salon de la femme du consul, préféra-t-il se faire un jupon avec sa chemise, en nous en exhibant les pans, plutôt que de se présenter dans un costume aussi découvert. Décidément tout dans ce bas monde est de pure convention, et l'on pourrait se demander après un pareil acte si la pudeur est de loi naturelle.

M. Marine arrivait de Tobolsk, sa ville natale. Il connaissait Omsk, l'Oural et Ekaterimbourg ; il avait même été une fois jusqu'à Perm ; aussi parlait-il avec emphase de ses lointains voyages et critiquait-il tout, sous prétexte qu'il avait admiré dans sa jeunesse les splendeurs de l'Occident. — Ses plaintes continuelles, la lourdeur de son corps et de son esprit nous agacèrent d'abord, mais nous sûmes plus tard en tirer parti en nous divertissant aux dépens de ce pauvre garçon devenu notre souffre-douleur.

Ce fut le 8 avril que je pris congé du consul russe d'Ourga, dont je regrette d'avoir oublié le ^{p.305} nom. Comme il allait bientôt partir pour Pétersbourg avec toute sa famille, nous pûmes mutuellement nous souhaiter bon voyage. Il me reconduisit jusqu'à la grille qui ferme l'enclos du consulat. Je lui serrai cordialement la main et je fis à pied les deux premiers kilomètres des cinq cents lieues de désert que j'avais à parcourir.

De Paris à Pékin

En me voyant ainsi marcher derrière une voiture qui devait être pendant de longs jours mon unique habitation, je me figurai un instant qu'à l'exemple du chevalier des Grioux, je m'étais adjoint à une troupe de saltimbanques. Personne, hélas ! dans la caravane ne pouvait rappeler même de loin le joli visage de Manon Lescaut.

La voiture de M. Schévélof ouvrait la marche. Elle était surmontée d'un drapeau russe et d'une bannière mongole à prières, immédiatement après suivait la voiture de M. Kousnietzof, puis quatorze chameaux, portant les bagages, marchaient ensuite à la file les uns des autres. Parmi ces bagages, il y avait deux tentes, l'une pour nous et l'autre pour les Mongols, et une batterie de cuisine. Enfin la voiture de Pablo, la mienne et celle de M. Marine formaient la queue de la caravane. Nous étions accompagnés de sept ^{p.306} indigènes dont le chef était à cheval, et qui, montant eux-mêmes des chameaux, surveillaient de cette hauteur la portion de la caravane spécialement confiée aux soins de chacun.

Nous commençâmes par cheminer dans un pays montagneux et beau, mais parsemé de grosses pierres qui, soulevant nos voitures, nous occasionnaient des secousses désagréables. Vers onze heures du soir nous fîmes halte et nous dressâmes seulement une tente, ne comptant rester que peu de temps en cet endroit. Nous dînâmes cette fois des provisions fraîches que chacun avait apportées d'Ourga, puis nous assistâmes au repas de nos Mongols.

Ils dressèrent promptement un feu au centre de la tente avec des fientes de chameau, firent bouillir de l'eau dans une grande marmite et y plongèrent un mouton entier qui avait été découpé en sept parties tout à fait au hasard. Un quart d'heure après, sans prendre même la peine d'ajouter du sel ou quelque autre assaisonnement, ils s'emparèrent chacun d'un morceau et le dévorèrent, c'est le mot propre, sans pain, comme sept animaux féroces en faisant craquer les petits os entre leurs dents. Ce que je remarquai surtout de bestial et de vraiment sauvage ^{p.307} dans cette curée, ce ne fut pas tant la quantité énorme de viande absorbée par ces gens que la glotonnerie avec

De Paris à Pékin

laquelle ils se jetèrent sur la marmite dès que le chef eut donné le signal. Ils firent tout disparaître, sauf les gros os, sans séparer les bouchées, avalant avec effort les parties nerveuses qu'ils ne pouvaient mâcher ; en un mot, cherchant simplement à se remplir l'estomac le plus promptement possible.

Comme les Mongols ont l'habitude de déposer simplement leurs morts à terre, ils doivent par opposition, soit en les enterrant, soit en les brûlant, faire disparaître les restes de leurs animaux. C'est ce dernier procédé que nos guides employèrent ce soir-là. Une affreuse odeur se répandit bientôt dans la tente et nous réduisit à la quitter. Nous rentrâmes dans nos voitures, où nous nous endormîmes profondément.

Peu après nous fûmes réveillés par les cris de nos hommes qui couraient après un des chameaux, porteur de bagages. Celui-ci, ayant probablement déjà éprouvé les fatigues de la traversée du Gobi avait désiré quitter notre caravane. S'étant heureusement débarrassé par ses bords de deux petites caisses qu'il avait sur le dos et qui justement m'appartenaient, il s'était ^{p.308} enfoncé dans les profondeurs du désert ou dans les bois de la montagne sainte que nous avions contournée. Bref, nous ne le revîmes plus. Cet accident nous empêcha de repartir avant le lever du jour. Notre guide dut aller acheter un autre chameau à Ourga. Nous ne nous remîmes en marche qu'à dix heures du matin.

Le troisième jour nous arrivâmes au pied d'une dernière chaîne de montagnes qui précède le désert proprement dit. Comme les chameaux ne peuvent chargés gravir aucune côte, notre guide loua des bœufs aux Mongols qui se sont établis au pied de cette montagne pour rendre ainsi service aux voyageurs contre rémunération. Nous mîmes quatre heures environ à atteindre le sommet. Avant de commencer la descente et de me lancer en plein désert, je me retournai vers le nord et je contemplai avec admiration la chaîne des monts Altaï. En apercevant leurs cimes neigeuses, je dis un dernier adieu à la Sibérie qu'elles cachaient à mes regards. J'embrassai dans ce coup d'œil tout l'ensemble de l'immense route que je venais de parcourir ; et quand je me retournai vers le sud

De Paris à Pékin

où je ne distinguai plus un seul flocon de neige, toutes mes aspirations s'élançèrent vers les plaines ^{p.309} verdoyantes de Pékin et de la Chine méridionale que j'espérais bientôt atteindre.

Nous entrâmes enfin dans le grand désert de Gobi que nous mîmes dix-huit jours à traverser.

Nous ne nous arrêtâmes que bien peu, et je me demande vraiment comment les chameaux, animaux flasques et délicats à certains points de vue, peuvent supporter une aussi grande fatigue. Vers onze heures du matin nous dressions les tentes. Les chameaux broutaient alors pendant deux heures environ une herbe rare. Nous repartions, et la caravane ne s'arrêtait plus qu'à onze heures du soir.

La halte de la nuit, pendant laquelle les chameaux dormaient, durait à peine une heure, et nous cheminions de nouveau sans discontinuer jusqu'à onze heures du matin.

Le centre du désert de Gobi ressemble au Sahara. C'est une mer de sable sur l'étendue de laquelle le regard n'est distrait par rien. Quand plus tard nous y arrivâmes et pendant les quatre jours que nous employâmes à traverser cette partie tout à fait privée de végétation, les chameaux accomplirent leur travail ordinaire sans prendre la moindre nourriture. Le dernier jour seulement plusieurs s'arrêtèrent et se couchèrent ^{p.310} comme pour nous faire comprendre leur extrême fatigue. Quelques coups de bâton les remirent bientôt sur pied, et, en somme, pas un seul ne périt. Le cheval que notre guide avait acheté à Kiachta, et pour qui cependant les chameaux portaient du foin et de l'avoine, mourut au bout de huit jours. Un second acheté à des Mongols que nous rencontrâmes par hasard sur notre route eut le même sort. Ainsi s'affirmait sous nos yeux la supériorité du chameau sur le cheval, là où il s'agit de supporter des fatigues prolongées.

Le chef mongol de notre caravane avait une connaissance approfondie du désert. Dans la journée il se guidait ordinairement sur les traces encore visibles de caravanes : squelettes de chevaux, de chameaux ou même de bœufs que nous rencontrions fréquemment. La

De Paris à Pékin

nuit, il se servait d'une étoile comme d'un phare naturel et marchait dans la direction de l'astre sans même regarder à terre, comme les mages de l'Évangile. Plusieurs fois cependant le ciel fut voilé par des nuages et le sol ne présenta aucun indice de précédent passage. Pareille situation ne l'embarrassait pas : il dirigeait notre caravane vers Kalkann aussi sûrement qu'un marin pointe son vaisseau vers le port qu'il désire atteindre.

p.311 Quatre jours après avoir quitté Ourga, M. Schévélof nous rappela pendant la halte de la nuit que l'Église orthodoxe célébrait le lendemain la fête de Pâques :

— Il faudra, ajouta-t-il, nous livrer à quelque réjouissance.

Le projet fut adopté. M. Marine sortit aussitôt de la tente et revint bientôt avec des bonbons qu'il nous distribua comme pour ouvrir la fête.

— Puisqu'il en est ainsi, m'écriai-je, je vous propose un souper fin,

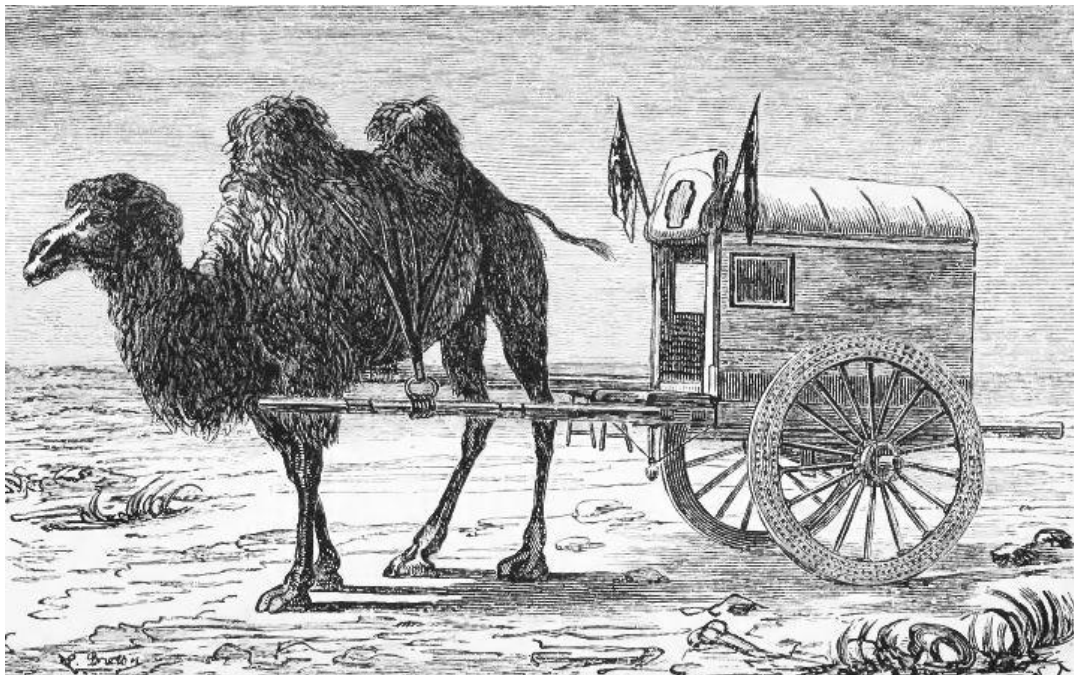
et, courant à ma voiture, j'en rapportai une des boîtes de foie gras dont j'avais fait provision. M. Schévélof déboucha une bouteille de vin de Crimée, et nous commençâmes un joyeux repas.

Les Mongols, nous entendant rire, vinrent s'accroupir à l'entrée de notre tente et entamèrent plusieurs discussions sur le goût de nos miettes qu'ils ramassaient à terre avec empressement. Le jeune Kousnietzof voulut aussi apporter sa part au menu du festin. Il sortit de la tente, et, au lieu de nous présenter des victuailles, qui n'auraient eu d'ailleurs qu'un mince succès, il revint en accordant une guitare dont il pinçait à merveille. Le repas fini, nous donnâmes la parole à l'instrument, auquel Wassili-Michaëlowitch inspira de mélancoliques pensées.

p.312 L'intérieur de notre tente formait alors un pittoresque tableau. Accroupis tous les cinq autour de notre foyer, dans ce petit réduit, seul éclairé et chaud au milieu de l'immensité du désert, nous écoutions sans rien dire, de peur de troubler mutuellement nos rêveries. Les

De Paris à Pékin

physionomies de nos Mongols que nous apercevions à l'entrée de la tente nous rappelaient à tout moment l'étrangeté de notre situation. Nous eussions certainement oublié l'heure et prolongé indéfiniment cette fête musicale et imaginative, si notre chef mongol, habitué au désert et peu sensible aux sons de la guitare, n'avait donné subitement le signal du départ. Un quart d'heure après, les tentes étaient pliées, la petite portion de terrain qui nous avait servi de demeure était redevenue le grand désert ; nos voitures étaient attelées, et la caravane avait repris sa marche.



Ma voiture en Mongolie.

@

XIX

Le désert de Gobi

@

Rencontre d'un prince mongol et de sa cour — Notre vie au désert — La plaine de sable — Privation d'eau — Mirage lunaire — Trois exécutions — Un voyageur égaré — Arrivée à la grande muraille de Kalkann.

p.313 Un vent assez violent s'éleva à la pointe du jour ; aussi de la journée personne ne songea à sortir, et chose bizarre, pendant cette fête de Pâques qui devait se passer en réjouissances, nous ne cherchâmes même pas à nous apercevoir les uns les autres, ne fût-ce que pour nous souhaiter le bonjour.

Le lendemain le temps ne devint pas meilleur ; la grêle tomba même plusieurs fois en assez grande abondance pour blanchir la terre.

Nous ne sortîmes guère non plus de nos voitures ce jour-là, sauf vers le soir, où M. Schévélof signala dans le lointain, à l'aide de sa lorgnette, une grande réunion de tentes. En nous p.314 approchant davantage, nous vîmes qu'elles n'étaient malheureusement pas habitées par des Européens, et notre guide ne tarda pas à reconnaître une halte d'un prince mongol entouré de sa cour.

Une vingtaine de tentes se dressaient à côté les unes des autres. Celle du chef, plus grande et entourée d'une sorte de mur couvert de peintures grossières, se distinguait immédiatement. Une autre, à peu près de même grandeur et entourée de moulins à prières, se désignait comme le temple de la tribu. À notre approche, les chiens qui gardaient chacun une tente firent un tel vacarme qu'ils mirent l'émoi dans tout le village. Un grand nombre d'habitants, nous reconnaissant de loin pour étrangers, vinrent au-devant de nous, un peu par curiosité, mais aussi pour s'assurer de nos sentiments pacifiques. Des pourparlers commencèrent entre l'un de ces hommes et M. Schévélof, qui nous annonça que peu après nous allions être admis en présence du prince.

De Paris à Pékin

La simplicité de son intérieur m'étonna. La seule particularité qui distinguât sa tente était la présence d'un petit fourneau dont le tube perçait le plafond. Le luxe de ce palais princier ^{p.315} consistait donc uniquement à éviter l'asphyxie causée partout ailleurs par une fumée nauséabonde. Le prince était accroupi au fond sur un tapis. Il était vêtu d'une grande robe en soie bleue bordée de velours noir. Ses jambes disparaissaient dans des sortes de bottes en soie noire. Sa ceinture à laquelle étaient attachés, comme à celle de tous les Mongols, les ustensiles nécessaires pour fumer et pour produire le feu, était brodée en argent. Son bonnet était fait de cuir jaune avec des bords relevés en fourrure, et surmonté d'une boule bleue d'où pendait un petit plumeau en poils.

Quand nous entrâmes, il tira de sa poche un flacon rempli d'essence de tabac qu'il présenta à M. Schévélof. Celui-ci en détacha le bouchon auquel était attachée une cuillère microscopique, prit dans la cuillère une goutte d'essence, la porta à son nez, fit semblant d'éprouver une indescriptible jouissance, puis remit tout en place et passa le flacon à M. Marine en lui disant de répéter la même cérémonie. Quand nous nous fûmes pâmés tous les cinq, car Pablo ne manquait jamais de s'accrocher à moi dans les circonstances extraordinaires, il fallut entamer une conversation. C'était toujours le pauvre ^{p.316} M. Schévélof qui était chargé de ces missions délicates. Il s'en acquitta fort bien. Il demanda la permission d'aller visiter le temple, ce qui nous fut accordé. Le lama nous offrit de prier le dieu pour l'heureuse continuation de notre voyage. J'acceptai pour ma part avec empressement, en donnant comme honoraires une brique de thé, cinq aiguilles et un peu de fil.

Ma voiture fut peu après entourée par cinq lamas qui se prosternaient devant elle en psalmodiant des prières et en faisant tourner chacun un petit moulin portatif. J'ai rarement vu quelque chose d'aussi grotesque que cette cérémonie. J'allai me cacher au fond de ma voiture pour dissimuler mes rires ; mais le grand prêtre ne tarda pas à en ouvrir la porte sans me demander permission pour en examiner l'intérieur en détail. Me rappelant alors l'accueil que venait de nous faire

De Paris à Pékin

le chef de cette tribu, je donnai à sentir à ces lamas je ne sais quel flacon de parfumerie. Voyant à quel point ils appréciaient cette odeur, je les aspergeai avec mon essence du haut de ma voiture au moment où la caravane se remit en marche. Dès lors leur reconnaissance dépassa toutes les bornes et ils s'inclinèrent à plusieurs reprises. En m'éloignant je ^{p.317} les voyais encore de loin se sentir mutuellement les épaules. Il me sembla même, au moment de les perdre de vue, que la population s'approchait de ces lamas pour jouir de leur odeur : fait jusqu'alors inconnu dans l'histoire de cette tribu, miracle ineffable que les petits-enfants entendront pendant plusieurs générations raconter par leurs grand-pères.

À partir de ce jour le temps devint non seulement beau, mais chaud. Nos journées se succédaient assez pareilles il est vrai, mais non sans charme et sans gaieté. Nous sortions de nos voitures au moment de la halte du matin. Comme pendant la première moitié de notre voyage nous ne manquâmes jamais d'eau, au moins pour boire, la discussion s'engageait chaque jour entre mes compagnons, pendant qu'on dressait les tentes, sur la préparation du thé. Sera-ce du thé de brique ou du thé fin ? Y mêlerons-nous du lait de mouton, du vin ou du citron ? Le préparerons-nous tout à fait à la mongole, c'est-à-dire avec du beurre, de la farine et du sel ? Beaucoup d'autres propositions, qu'il serait trop long d'énumérer ici, étaient faites par M. Marine, M. Kousnietzof et même par Pablo, qui ne dédaignait pas d'émettre son avis. Quand chacun ^{p.318} était repu, les tentes étaient pliées, les chameaux reprenaient leur marche, et, plaçant notre fusil sur l'épaule, nous nous écartions de la caravane jusqu'à cinq ou six heures du soir, après quoi nous remontions en voiture. L'un chassait les volatiles : M. Kousnietzof ne se couchait jamais sans avoir abattu un canard ou bien une perdrix d'une espèce assez répandue en Mongolie, mais encore peu connue en Europe, aux pattes ongulées et couvertes de poils assez semblables à ceux des rats.

Je préférais poursuivre les daims et les cerfs blancs que nous apercevions quelquefois en grand nombre, mais toujours à des

De Paris à Pékin

distances énormes. Que de lieues supplémentaires j'ai faites ainsi à pied, dans l'espérance d'atteindre un de ces animaux ! Une fois surtout, convaincu d'en avoir blessé un assez grièvement, je ne sais jusqu'où je me serais laissé entraîner, si le crépuscule ne m'avait fait craindre de perdre de vue la caravane et de m'égarer dans ce désert, le plus étendu de tous les déserts du globe ¹.

p.319 M. Marine, par prudence ou par crainte de la fatigue, s'écartait peu de la caravane ; parfois même il s'asseyait sur la porte de sa voiture, les pieds appuyés sur un marchepied, et de là tirait sur tout ce qu'il voyait, quelle que fut la bête et à quelque distance qu'elle se trouvât. Un jour pourtant, nous parvînmes, M. Schévélof et moi, à faire vibrer en lui la fibre du chasseur, dans une circonstance dont le souvenir nous divertit longtemps.

Je marchais à deux kilomètres environ devant la caravane, en causant avec son aimable chef, quand nous aperçûmes à terre une hermine morte, et bien morte, il était facile de le constater à son immobilité et à son odeur. Nous la plaçons en quelques secondes dans une touffe d'herbe, en relevant un peu sa tête à la manière des animaux qui écoutent ; puis nous allons prévenir M. Marine que le moment est venu pour lui de se montrer. Il approche à pas lents, nous suppliant de ne pas le devancer et de ne faire aucun bruit. Il épaule, le coup part ; rien ne bouge naturellement.

— Bravo ! m'écriai-je,

et je fais semblant de vouloir m'élancer pour m'emparer de l'animal. Mais voilà où commence le comique de l'histoire. p.320 M. Marine, avec des gestes furieux, me fait signe de m'arrêter. J'obéis. Il épaule de nouveau, il vise avec le plus grand soin. M. Schévélof pensa mourir de rire. Le coup part. Rien ne bouge encore.

— Ah ! cette fois elle est sûrement morte, me dit M. Marine.

¹ Le désert de Gobi proprement dit est un peu moins grand que le Sahara, mais il faut remarquer que tous les pays par lesquels il est borné surtout à l'ouest, sont aussi de véritables déserts.

De Paris à Pékin

— Mais pourquoi donc l'avez-vous tirée deux fois ?

— Dans la crainte de l'avoir manqué d'abord, et qu'elle n'ait pas entendu le bruit de mon arme.

Les plaisanteries tombèrent dru après cette réponse sur le pauvre Ivan Ivanovitch. Mais franchement on n'est pas naïf chasseur à ce point-là.

Peu de temps après nous entrâmes dans la grande plaine de sable dont j'ai parlé, qui forme le milieu du désert de Gobi. Le premier jour se passa bien. Une certaine tristesse régna, il est vrai, parmi nous, mais nous n'y prîmes pas garde. Le second jour fut déjà plus difficile. M. Kousnietzof trouva qu'on avait mis dans le thé quelques grains de sel de trop ; M. Marine eut préféré qu'on n'en mît pas du tout. Chacun chercha raison de se plaindre.

Le troisième jour fut plus difficile encore. Wassili Mikaëlowitch ne parut même pas sous la tente pendant la halte du matin. Sous prétexte de continuer la lecture d'un livre qui l'intéressait ^{p.321} fort, il déjeuna dans sa voiture. Une farce comme celle de l'hermine eut été alors fort mal accueillie. Et pourtant j'affirme qu'on ne saurait trouver des caractères aussi agréables que ceux de mes compagnons de voyage. Nous n'étions nullement fâchés les uns contre les autres, mais nous ressentions l'influence de la nature vide qui nous entourait.

Dans les immenses solitudes de Sibérie il y a des forêts qui reposent le regard ; en pleine mer les flots représentent en quelque sorte la vie par leurs mouvements, par leur apparence calme ou furieuse, tandis qu'au milieu du désert on ne trouve que solitude et immobilité. Autour de la mort seulement règnent ces deux grandes choses d'une façon plus absolue encore ; rien ne ressemble à un tombeau comme le désert. Malgré soi, on s'y trouve envahi par des idées sérieuses et graves. Nous ne parlions que fort peu ; nous marchions loin les uns des autres.

Nous réfléchissions beaucoup, en ramassant à terre, comme passe-temps, les pierres rares qui sont dans cette partie du Gobi : on y trouve de grosses agates et d'autres minerais dont j'ignore le nom, qui,

De Paris à Pékin

malgré leur transparence, ont une ^{p.322} teinte jaune rouge ou verte. Le sol en est jonché. On dirait une gigantesque mosaïque.

Un matin le chef mongol déclara que notre provision d'eau était épuisée :

— J'avais compté, nous dit-il, la renouveler dans un étang qui existe d'ordinaire ici ; vous pouvez en voir la place, mais il est entièrement desséché.

Cette nouvelle, bien que triste, faisant diversion à la monotonie de notre existence, ramena la gaieté parmi nous. M. Schévélof seulement et moi avons pensé à emporter du vin, mais notre provision n'était pas abondante. Nous ne fîmes du thé ce jour-là ni au sel, ni au sucre, ni à la farine. Les boîtes de conserves furent largement entamées, et en élevant nos verres remplis d'une liqueur devenue bien précieuse, nous portâmes ce toast certainement inconnu en France : À l'espérance de boire de l'eau !

M. Kousnietzof, qui, en véritable Sibérien, eût préféré un demi-verre de thé à une bouteille du vin le plus délicat, accepta cette privation plus difficilement que mes autres compagnons. Il ne cessa pendant toute cette journée d'inspecter l'horizon à l'aide de sa lorgnette. La nuit venue, il continua ses investigations, et tout à coup fit arrêter la caravane en nous montrant à l'horizon ^{p.323} une surface blanchâtre.

— Wada, Wada ! s'écria-t-il ; de l'eau, de l'eau !

Dans notre enthousiasme, nous sortîmes tous de nos voitures, et, emmenant les chameaux qui portaient les tonneaux, nous nous dirigeâmes du côté indiqué. M. Kousnietzof courait, M. Marine dansait, Pablo chantait, moi je suivais et M. Schévélof doutait. Ce dernier était décidément digne d'être le chef de notre caravane. Cette teinte blanche provenait d'une couche de sel qui recouvrait la terre sur une grande étendue. Un peu décontenancés, nous rejoignîmes nos voitures. Cette même nuit nous fûmes témoins d'un mirage lunaire. Ce phénomène assez rare, paraît-il, est un des plus gracieux que puisse présenter la nature. Le paysage que nous considérâmes était certainement fantôme,

De Paris à Pékin

car il était trop différent de tous ceux que nous pouvions en réalité rencontrer dans ce pays ; et certainement, si je ne l'eusse vu moi-même, j'aurais cru à un rêve d'imagination trop riche de la part de mes compagnons. Non seulement nous eûmes devant les yeux une pièce d'eau reflétant sur sa surface les rayons de la lune, mais encore nous vîmes distinctement alentour la silhouette de plusieurs grands arbres et même de quelques échassiers. Wassili ^{p.324} Mikaëlowitch, qui à Verkui-Oudinsk n'avait jamais entendu parler même de l'existence du mirage, allait s'élancer dans la direction de ce petit lac, quand les Mongols l'arrêtèrent en éclatant de rire. Il est probable que ce phénomène n'est pas rare dans le désert de Gobi, puisque les indigènes qui nous accompagnaient ne parurent nullement étonnés d'une aussi belle vision.

Deux jours après seulement nous rencontrâmes une petite mare d'eau sale, croupie et entourée de squelettes de toutes sortes d'animaux qui étaient venus se désaltérer là avant de mourir. Cette eau, dans laquelle je ne me laverais pas à présent, fut accueillie par nous comme un trésor. Les chameaux, qui n'avaient pas bu depuis fort longtemps, et qui étaient restés peu auparavant plusieurs jours sans manger, avaient besoin d'un ample repos. Nous fîmes donc une longue halte. Après le festin, M. Kousnietzof consentit à pincer de la guitare, et notre caravane prit de nouveau un air de fête. Nous étions bien encore dans la plus complète solitude, mais nous sentions que la portion difficile était franchie, et que l'heureuse issue du voyage était assurée.

Cinq ou six jours plus tard, nous rencontrâmes ^{p.325} quelques Mongols. Notre chef échangea avec eux un chameau qui était fatigué contre un autre, frais et robuste. Nous fîmes, de notre côté, l'emplette d'un mouton. Cette journée ne fut pas sans émotion. Le nouveau chameau n'avait encore été assujéti à aucun service ; il fallut donc procéder au percement de son nez pour y passer le bâton à l'aide duquel il doit être dompté et conduit. Cette opération ne se fait pas sans difficulté, car elle cause à l'animal d'horribles souffrances. De plus, un de nos chameaux avait le pied fendu. Cet accident arrive assez

De Paris à Pékin

souvent, à la fin des voyages, par suite de la fatigue et de la dureté du terrain. Les Mongols traitent cette maladie en recousant les deux lèvres de la plaie : on peut s'imaginer la douleur de la pauvre bête. Mais la grosse affaire, ce fut l'exécution de notre mouton. Le premier Mongol que le chef désigna pour accomplir cette opération refusa d'obéir : il entr'ouvrit sa robe, et, en nous montrant une petite idole en cuivre qu'il portait sur la poitrine :

— Je suis lama, nous dit-il, et il m'est défendu de répandre le sang, même des animaux.

Un autre Mongol accepta les fonctions de boucher ; mais il tua le mouton d'une singulière façon. Il fit une large incision ^{p.326} dans le ventre, puis, y fourrant le bras, alla saisir le cœur pour en arrêter les battements.

Quand nous repartîmes, le lieu de notre campement était couvert de sang. Tous les supplices auxquels nous avons assisté ne tardèrent pas, cependant, à sortir de notre mémoire. Nous dûmes seulement, pendant plusieurs jours, éviter de nous approcher des deux chameaux opérés : ils nous eussent couverts, par vengeance, de crachats et d'ordures.

Notre voyage se continuait, toujours uniforme, sans qu'aucun incident vînt en rompre la monotonie.

Une aventure dont je fus le héros nous causa quelque retard. Il y avait une heure environ que la caravane avait repris sa marche, après la halte habituelle de la nuit, quand la corde qui tenait mon chameau attaché à la voiture de Pablo se dénoua. La bête, ne se sentant plus tirer, s'arrêta. Par une singulière coïncidence, la voiture de M. Marine m'avait dépassé peu de temps auparavant, et quand mon chameau se trouva ainsi livré à lui-même je fermais la marche de la caravane. Les Mongols, fatigués, dormaient profondément entre les deux bosses de leur monture, et ne s'aperçurent nullement de ce qui se ^{p.327} passait. Le lecteur s' imagine facilement quelle impression je ressentis, le matin, à mon réveil, quand je me trouvai absolument seul. J'eus heureusement la présence d'esprit de ne pas chercher à rattraper la caravane. Peut-

De Paris à Pékin

être me fussé-je tout à fait égaré, et peut-être aussi, observant ma faiblesse et mon inexpérience, les indigènes eussent perdu tout sentiment de bienveillance et d'hospitalité. Je m'assis à terre, devant mon chameau, qui me regardait bêtement et que j'avais bien envie de châtier. De peur cependant qu'il ne prît la fuite, je préférai lui témoigner de la douceur, craignant plus que tout de m'éloigner seulement de cent mètres de l'endroit où j'étais. Ce tête-à-tête ne dura heureusement que jusqu'à dix heures du matin. Au lever du jour, les Mongols s'étaient aperçus de mon absence ; ils avaient fait halte, et étaient revenus sur leurs pas en suivant des directions différentes qui formaient éventail. La caravane m'accueillit par des vivats et des hourras. Pablo se trouva presque mal de plaisir en me revoyant : il était décidément un bien fidèle serviteur !

Peu à peu le pays devint accidenté, et nous fûmes bientôt environnés de hautes montagnes. La température qui était devenue printanière, ^{p.328} la lune qui brillait de tout son éclat, rendaient notre locomotion facile et agréable. Les tentes mongoles devenaient de plus en plus fréquentes ; deux ou trois caravanes de Chinois, se rendant à Maïmatchin, croisèrent la nôtre ; nous entrâmes enfin, comme avant d'arriver à Ourga, dans une région toute jonchée de grosses pierres, qui servirent d'indices à notre guide mongol pour nous annoncer que trois jours après nous apercevrons la grande muraille.

Quand on traverse la Mongolie du nord au sud, on s'élève peu à peu et sans s'en douter, à cause de la douceur de la pente, jusqu'à douze cents mètres au-dessus du niveau de la mer. Arrivé à ce point culminant, on trouve le terrain coupé perpendiculairement dans toute sa hauteur, de telle sorte que, pour continuer sa route, il faut descendre par des lacets construits de main d'homme, et dont la pente est aussi rapide que celle des chemins réputés les plus périlleux des Alpes ou des Pyrénées. C'est sur cette crête à pic, le long du précipice, que court la grande muraille de la Chine. Elle n'est point construite en briques, comme les murailles intérieures dont je parlerai plus tard, celle de Nang-Kao, par exemple, que beaucoup de voyageurs ont ^{p.329}

De Paris à Pékin

regardée à tort comme la véritable grande muraille. La véritable, qui sépare en premier la Mongolie de la Chine proprement dite, est faite de pierres superposées et non cimentées. Des tours, placées de distance en distance, sont construites plus solidement, et ont aussi mieux résisté à l'action du temps. Cette muraille a la forme d'un grand A ouvert ; les autres, que je crois au nombre de sept, à moins que j'en aie traversé pendant la nuit sans m'en apercevoir, forment autant de barres transversales.

Quand notre caravane, après trois jours de marches fatigantes à travers le pays pierreux dont j'ai parlé, parvint à la grande muraille de la Chine, il était environ six heures du matin. C'était le 29 avril. Le soleil apparaissait à l'horizon. Des nuées s'élevaient entre les coteaux du céleste empire, coteaux que nous apercevions en grand nombre de la hauteur où nous nous trouvions, et qui nous paraissaient être les ondulations d'un immense plan en relief. Nous nous assîmes quelque temps pour contempler ce magnifique spectacle.

Ce qui me frappa surtout, ce fut le contraste entre le pays que je venais de parcourir et celui dans lequel j'allais entrer. Derrière moi était la ^{p.330} terre inculte, devant moi au contraire s'étend cette Chine si fertile, qu'elle donne par an à ses enfants deux récoltes de blé ou de riz et deux récoltes de légumes. Là-bas c'était le désert, ici c'est une fourmilière d'humains telle que les recensements les plus minutieux ne peuvent en évaluer le nombre, et qu'une réunion de quatre cent mille âmes s'appelle un village. Naguère c'était le froid et le manque d'arbres ; ce sera dorénavant le soleil et la verdure. Voilà pour les avantages. Le contraste des inconvénients ne sera pas moins complet. L'air de Mongolie était pur et vivifiant, celui de la Chine sera nauséabond et malsain. La terre était couverte d'un sable assez gros pour que les vents les plus impétueux ne pussent l'entraîner. Le sol sera désormais formé d'une poussière si fine, que le moindre zéphyr en soulèvera d'épais tourbillons qui gêneront la vue et la respiration. Les Mongols étaient hospitaliers, les Chinois seront hostiles ; le seul fait d'être là constituera un délit à leurs yeux, qu'ils seraient tentés de punir

De Paris à Pékin

sévèrement sans nos expéditions récentes. Il est impossible de trouver deux pays aussi dissemblables que la Mongolie et la Chine, et par la nature du sol et par le caractère des habitants. ^{p.331} La ruine de la grande muraille qui jusqu'à présent les a séparés ne semble pas devoir dans l'avenir rapprocher leurs distances. Si l'on me demandait lequel de ces deux peuples je préfère, bien qu'il soit difficile de comparer une peuplade sauvage à une nation civilisée, je répondrais : « Le Mongol est supérieur au Chinois par l'honnêteté et par le caractère ; mais celui-ci l'emporte par tous les genres d'industrie et de talent. »

Nous descendons à pied les lacets qui de la muraille conduisent à Kalkann. Les indigènes forment deux haies pour avoir le plaisir de nous voir passer. Ils viennent de partout, même des profondeurs de la terre, car, à l'exemple des paysans de Touraine, ils habitent les caves qu'ils ont creusées dans le rocher de la montagne. Les femmes aux petits pieds marchent avec peine, et, en tenant un enfant par la main, se servent de leur autre bras comme d'un balancier pour se maintenir en équilibre. M. Schévélou est forcé de se mettre deux ou trois fois en colère pour nous ouvrir un chemin au milieu de cette population ; et pourtant nous ne sommes encore qu'à la campagne. Cinq heures après avoir franchi la grande muraille, nous arrivons au ^{p.332} fond de la vallée, qui est plutôt une gorge. L'aspect du pays est pittoresque. Un petit ruisseau, qui grossit parfois au point de remplir tout le vallon, serpente, tantôt au pied d'un énorme rocher, tantôt sous un berceau de verdure. Tout est gracieux, joli, mais étrange de forme et d'arrangement. Je retrouve encore là le modèle des tableaux chinois que j'avais eu l'occasion de contempler en France, et qui m'avaient semblé devoir représenter des paysages d'imagination. Ainsi au milieu de ce vallon formé par deux grandes collines de rochers sombres et majestueux, s'élève tout à coup un monticule pointu en granit sur le haut duquel est construit un temple ; plus loin une énorme roche rouge est suspendue on ne sait comment au sommet d'un cône de terre. Puis, pour égayer cette nature bizarre, des arbres nouvellement parés de leur feuillage, sont piqués çà et là au hasard. Qu'on peuple ce pays de Chinois aux

De Paris à Pékin

longues tresses de cheveux, et de Chinoises à la figure peinte de telle sorte qu'on les prendrait pour des personnages de cire, et l'on pourra se faire une idée de la région qu'il faut traverser pour descendre de la grande muraille à Kalkann.

@

La Chine proprement dite
depuis Kalkann jusqu'à Tchah-tao

@

La campagne chinoise — Dernière hospitalité russe — Le palanquin —
Les rues de Kalkann — Les sociétés secrètes — Comment l'ordre est
maintenu sans armée — Origine de la tresse — Comment se perdent
les titres de noblesse.

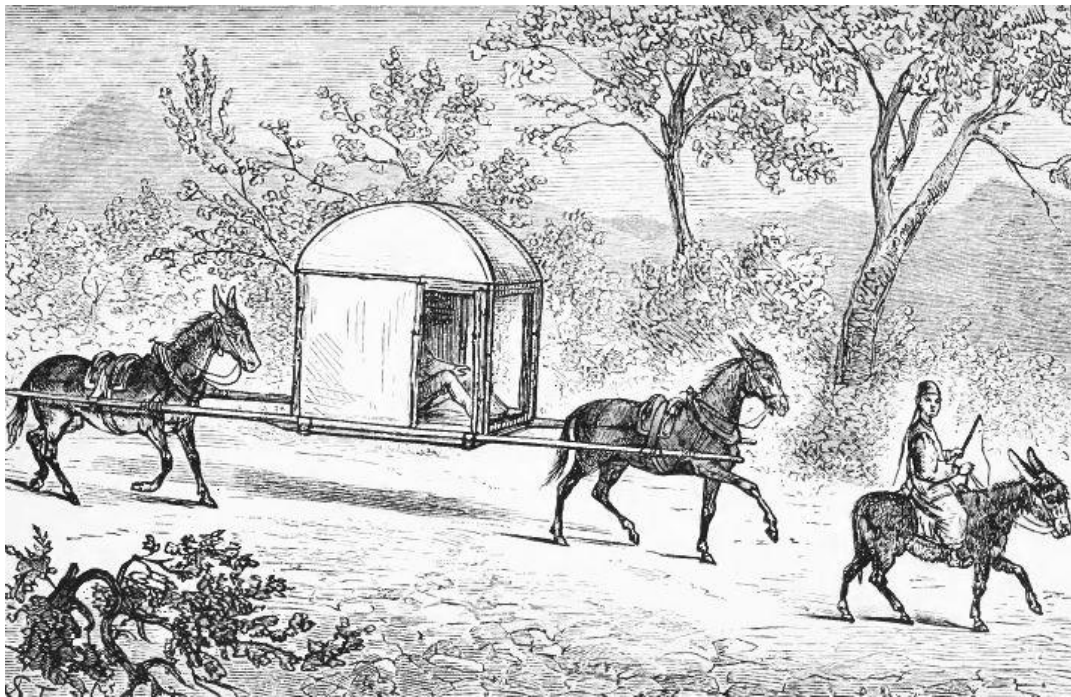
p.333 Nous reçûmes l'hospitalité dans une maison chinoise habitée
par un russe, ami de M. Schévélouf. — Cette maison était
merveilleusement située en dehors de la ville au delà du ruisseau dont
j'ai parlé, et par conséquent en vue de la montagne que nous venions
de descendre, et dont la crête est surmontée des festons de la grande
muraille de la Chine.

Ce fut le dernier intérieur russe dans lequel il me fut donné de
pénétrer ; ce ne fut pas du reste le moins agréable. Dans la journée,
j'allais au hasard contempler cet étrange pays et cette population plus
étrange encore.

Je restais de longues heures assis sur le p.334 balcon de la maison où
je recevais l'hospitalité, sans me lasser de regarder et de regarder
encore. Je n'oublierai jamais ces journées de *far niente* passées à
Kalkann après ce long trajet du Gobi, sans relais et presque sans repos.
Je touchais enfin au but de mon voyage, à cette ville de Pékin vers
laquelle je marchais depuis bientôt sept mois. J'étais en Chine, bien en
Chine ; tout ce qui m'entourait l'attestait assez ; aussi je ne quittais
jamais mon observatoire qu'avec peine à la fin de la journée. Le soir
nous nous retirions dans une chambre écartée. Wassili-Mikaëlowitch,
ainsi qu'un jeune habitant de Tien-tsin qui se trouvait par hasard à
Kalkann, pinçaient de la guitare, et, au bercement de leurs tristes
mélodies, j'entrevois les larges horizons de la steppe de Omsk, les
gouffres du Baïkal, Madame Grant, Constantin, tout mon voyage en

De Paris à Pékin

Sibérie qui déjà était une vieille histoire, un souvenir d'autant plus lointain que le printemps se faisait plus sentir, que les arbres étaient plus verts, que le soleil était plus chaud ; mais un souvenir précieux comme celui d'une souffrance vaincue, et qui ne laisse après elle aucune suite fâcheuse. Malheureusement quelque cordiale que soit l'hospitalité, quelque p.³³⁵ fraîche et riante que soit l'oasis, la destinée du voyageur est de toujours partir, c'est le côté mélancolique et pénible de son existence, mais comme c'est son existence elle-même il ne peut s'affranchir de cette règle invariable.



Mon palanquin.

Le 3 mai au matin, nous nous fîmes amener cinq palanquins. Ce sont des espèces de litières sans roues, munies de deux brancards à l'avant et de deux brancards à l'arrière, qui reposent sur des mulets. Le mulet de derrière ne s'attèle pas sans de grandes difficultés. Il répugne sans doute à ces animaux d'entrer entre deux brancards la tête la première. Généralement il faut leur bander les yeux pendant l'opération.

Le palanquin est le mode de locomotion le plus désagréable que j'aie jamais eu à employer.

De Paris à Pékin

D'abord il faut avoir soin de rester strictement dans le milieu, si l'on veut ne pas altérer l'équilibre du harnachement.

En second lieu les mulets ne se préoccupent nullement de marcher d'ensemble. Il en résulte des soubresauts, des cahotements, des mouvements précipités dans tous les sens, qui fatiguent et écoèrent. Le palanquin indispose plus que la mer.

Notre hôte voulut nous accompagner ^{p.336} jusqu'au-delà de Kalkann ; aussi commençâmes-nous notre voyage à pied en traversant la ville dans toute sa longueur. Nous pénétrons dans l'intérieur des fortifications, qui consistent en de hautes murailles crénelées solidement bâties, et nous pouvons jouir à notre aise de l'aspect de la rue.

Ce qui frappe tout d'abord, c'est le grouillement de la population : les bazars arabes les plus fréquentés ne peuvent donner l'idée d'une pareille circulation. Le bruit est en rapport avec la foule. Chaque boutiquier se croit obligé de faire à sa devanture l'éloge de sa marchandise. Il interpelle les passants pour les inviter à entrer chez lui ; or, comme celui qui crie le plus est naturellement le plus entendu, on peut juger à quel diapason s'élèvent ces bagatelles de la porte.

Des muletiers, des conducteurs de palanquins, des cochers ou des porteurs de mandarins crient aussi à tue-tête pour se faire faire place. Des faiseurs de tours, des équilibristes sont établis en plein air, tout le long des rues, et appellent les passants en frappant sur des tambours ou en soufflant dans des bambous. Ajoutez encore les cris des enfants qu'on bat, des personnes qu'on écrase, des marchands rivaux qui ^{p.337} se disputent ; et de temps en temps le grondement des tam-tams qui indiquent l'heure ou le cours de la bourse, et vous aurez une idée exacte du brouhaha des villes chinoises. Pendant la traversée de Kalkann qui dura environ une heure, M. Schévélou se retourna plusieurs fois de mon côté et s'écria :

— Ah ! Mongolie, calme du désert, combien tu m'es chère et combien je te regrette !

De Paris à Pékin

Nous arrivâmes enfin de l'autre côté de la ville, nous franchîmes une autre porte et nous nous retrouvâmes à la campagne, ce qui n'est pas du tout, en Chine, synonyme de solitude et de silence. Nous prîmes congé de notre hôte, et un quart d'heure après nous étions balancés dans nos cinq palanquins, jetant çà et là un coup d'œil sur ce qui nous paraissait intéressant, mais fermant nos rideaux, suivant la recommandation de M. Schévélof, et tâchant de passer partout le plus inaperçus possible.

Quand la nuit fut tout à fait tombée, j'ouvris les trois fenêtres de mon palanquin, l'une à droite, l'autre à gauche et la dernière devant moi, et je contemplai à mon aise la splendide nature au milieu de laquelle nous voyagions.

Nous étions entrés dans un défilé étroit et abrupt. Il était parfois tellement resserré que les ^{p.338} palanquins ne trouvaient que tout juste assez de largeur pour passer.

D'énormes rochers à pic nous dominaient de tous côtés.

Nous étions certainement encore sur la crête d'une montagne, car des échancrures subites nous laissaient parfois apercevoir des précipices à donner le vertige. Il faisait ce soir-là un vent impétueux.

Des nuages passaient et repassaient devant la lune et, en diversifiant brusquement la clarté, donnaient à cette nature un aspect plus fantastique encore.

Nous rencontrons une seconde muraille, construite en pierre comme la première, mais mieux conservée ; nous voyageons quelque temps sur cette muraille, et nos mulets, en s'approchant du bord, nous font souvent frémir. C'est surtout le mulet de derrière qui inquiète le novice voyageur. Cet animal, obligé de suivre aveuglément l'impulsion de son collègue de devant, mais ne pouvant, comme celui-ci, mesurer les difficultés de la route, n'apercevant le terrain qu'au moment d'y poser le pied, pourrait facilement faire un faux pas et tout entraîner dans l'abîme. Dans plusieurs endroits, la grande muraille sur le ^{p.339} haut de laquelle nous voyagions ce soir-là, formait des coudes à angles droits.

De Paris à Pékin

Or, comme nos mulets avaient la détestable habitude, ainsi que ceux des Alpes, de suivre toujours le bord du précipice, il s'ensuivait qu'à ces brusques tournants ils eussent dû à un certain moment marcher dans deux directions perpendiculaires l'une à l'autre.

Comme la chose est impossible à cause de la rigidité du palanquin, une lutte s'engageait entre les deux animaux, et à la pointe extrême de l'angle droit le pauvre voyageur se trouvait toujours suspendu au-dessus du gouffre.

Après avoir parcouru soixante lies, c'est-à-dire trente kilomètres environ, non sans émotion, mais aussi en contemplant une nature d'un genre peut-être unique au monde, nous arrivâmes à Suen-oua-fou. À peine avons-nous franchi les fortifications de ce village que nos muletiers commencèrent à pousser un certain cri étrange et constamment répété. Aucun pays n'est plus infesté de sociétés secrètes que la Chine. Tout habitant de ce pays se croirait déshonoré s'il n'était membre d'une ou deux de ces sociétés. Les cris poussés par nos muletiers étaient le ralliement de celle dont ils faisaient ^{p.340} partie. Je me suis demandé et je me demande encore quel était le but de cet avertissement.

Il n'est pas étonnant que ce but reste secret, mais je serais curieux de savoir si vraiment il existe.

L'hôtel où nous nous arrêtâmes était distribué comme les maisons de Maïmatchin dont j'ai parlé ; il y avait seulement entre les deux toute la différence qu'il y a chez nous entre une auberge et un palais. Une chose que je dois remarquer cependant, c'est que partout en Chine, même dans les demeures les plus simples, on retrouve l'art, non seulement dans l'arrangement général, mais jusque dans les plus petits détails. Les tables qui sont placées sur l'estrade de chaque pièce, les escabeaux, les petites tasses dans lesquelles on boit l'eau-de-vie de riz et les théières, les bâtons mêmes avec lesquels on mange, ont une forme étudiée. C'est souvent étrange ; on constate même parfois une recherche un peu forcée, mais on trouve toujours une idée artistique, et chaque objet est intéressant à examiner. Après le repas, véritable

De Paris à Pékin

repas de gargote cette fois et peu en rapport avec les habitudes de l'estomac européen, nous ne tardâmes pas à nous endormir, étendus comme de ^{p.341} vrais Chinois sur l'estrade où nous venions de dîner.

Le lendemain, 4 mai, nous traversâmes un pays d'un aspect riant ; la plus jolie contrée que j'aie peut-être jamais vue après les sites du Japon. Nous longions constamment une petite rivière, large de quelques mètres seulement, baignant le pied d'un rocher à pic au haut duquel étaient plantés de grands arbres qui formaient berceau au-dessus de la rivière et d'où pendaient des lianes touffues et vertes qui venaient baiser la surface de l'eau. Nous parcourûmes encore soixante lies au milieu de cette nature charmante et nous arrivâmes dans un immense village appelé Ti-mih-gnih, vers onze heures du matin, pour déjeuner. Ce village, fortifié comme tous les villages chinois, avait été s'agrandissant, car il possède à l'intérieur plusieurs enceintes. Il peut rivaliser de grandeur avec Toun-cheh-ouh, peuplé de 400.000 âmes ; nous mîmes près d'une heure à le traverser.

Le lecteur se demandera peut-être comment l'ordre est maintenu dans de si grandes agglomérations, et quel nombre fabuleux de soldats l'empereur doit entretenir pour sauvegarder son trône et sa dynastie. L'ordre est ^{p.342} maintenu presque sans armée, au moyen d'une police secrète et de l'application rigoureuse de la loi des responsables. — Le père de famille répond sur sa tête de la conduite de ses enfants ; — le mandarin de troisième classe de la conduite de son district, etc. Par contre, le père de famille a droit de vie et de mort sur ses enfants ; le mandarin sur tout son district. Qu'arrive-t-il alors en cas de conspiration ? Le père de famille, craignant la répression du mandarin, immole ses enfants dès qu'il les sait coupables. — Avant que la révolution parvienne jusqu'au palais impérial, il faudrait que tous les membres de la hiérarchie administrative y eussent trempé les mains, tout en sachant qu'ils exposent leur vie. Le cas est à peine vraisemblable. C'est pour cela que les voyageurs ont souvent dit dans leurs relations avoir assisté à des exécutions de vingt-cinq ou trente Chinois à la fois. C'est que si un mandarin averti d'un délit grave

De Paris à Pékin

ménage un seul complice, il en est responsable vis-à-vis son supérieur ; il préfère donc généralement sacrifier quelques innocents plutôt que d'oublier un seul coupable.

On comprend aisément, avec de tels procédés, pourquoi le gouvernement chinois désire que ^{p.343} les Européens ne pénètrent pas dans son empire.

Peuple imbécile qui a la sottise de partager à notre égard la haine de son gouvernement et qui immole les missionnaires au lieu de s'en servir pour obtenir sa liberté !

En sortant de Ti-mih-gnih la vallée s'élargit sensiblement. Un vent s'éleva si violent, qu'il poussait nos mulets et les entraînait parfois de côté au point de manquer de les faire tomber dans la rivière. Après une troisième marche de soixante lies nous arrivâmes à Chah-tchen. La soirée se passa tristement. Le voyage en palanquin, doublé de la cuisine chinoise, nous avait fort indisposés. MM. Schévélof, Wassili-Michaëlowitch et Pablo ne sortirent même pas de leurs palanquins. Nous ne couchâmes que deux, M. Marine et moi, sur l'estrade de l'auberge.

Nous fûmes réveillés en sursaut au milieu de la nuit par une décharge d'arme à feu dans la cour.

Nous nous levons précipitamment, convaincus que l'un de nos compagnons et surtout le jeune Kousnietzof, propriétaire de deux fusils et d'un revolver, avait dû être victime d'un accident. Quel n'est pas notre étonnement et notre joie de voir nos amis dormir du plus profond sommeil ! ^{p.344} Le coup de feu avait sans doute retenti dans la rue. Un Chinois ou une Chinoise l'avait peut-être reçu en pleine poitrine, mais cela importait peu.

Le lendemain, de bonne heure, nous nous mîmes en route, et après avoir parcouru cinquante lies dans un pays dénué d'intérêt, nous nous arrêtâmes pour déjeuner à Hrouaé-laeh-sien.

De même que les villes arabes, les villes chinoises se ressemblent beaucoup. Je ne me lassais pas cependant de regarder à chaque halte ce mouvement vraiment exceptionnel et inconnu dans nos villes

De Paris à Pékin

occidentales même les plus commerçantes, telles que Londres, San Francisco ou New-York. Que de types aussi je voyais en réalité, que j'avais considérés autrefois dans des albums ou sur des paravents ! Le portefaix balançant sur son épaule une perche d'une longueur démesurée, aux extrémités de laquelle étaient suspendus des cartons ronds et couverts de dragons ou de chimères ; les enfants au gros ventre avec la tête rasée et ne conservant que trois petites mèches ; une au-dessus du front et deux près des oreilles. Cette coupe, prolongée jusqu'à l'âge de douze à quinze ans, donne aux cheveux de la nuque, qu'on laisse plus tard pousser ^{p.345} pour former la queue, une vigueur extraordinaire.

Cette habitude des adultes de ne conserver qu'une longue tresse par derrière ne date que de la conquête des Tartares et de l'établissement de la dynastie actuelle. Les vainqueurs étant mahométans et par conséquent fanatiques, tentèrent d'imposer le Coran à la Chine tout entière. Ils n'y parvinrent pas, mais un édit que l'empereur avait promulgué, de se raser la tête à la manière des Arabes, en ne conservant qu'une petite touffe de cheveux sur le sommet de la tête, appelée communément le *mahomet*, resta en vigueur. Seulement comme les Chinois sont artistes dans tout ce qu'ils font, ils transformèrent la petite mèche ridicule des Arabes en une longue natte épaisse et soyeuse. Cette coiffure est du reste parfaitement conforme au climat et à la nature du sol. Voici comment : la poussière est si fine, et par conséquent soulevée en si grande abondance par le moindre souffle de vent, qu'il est impossible après le plus petit voyage et après une simple promenade même dans les rues de Pékin, de ne pas se mettre au bain en rentrant chez soi. Or tous les Chinois, sans exception, ont une chevelure extrêmement abondante : s'ils la ^{p.346} conservaient, dans quel état les hommes du peuple qui, par leur métier, sont obligés de rester tout le jour dehors auraient-ils donc la tête ?

Ils peuvent facilement au contraire garantir la queue de la poussière, soit en la cachant sous un bonnet, soit plutôt en la laissant pendre sous les habits. Les paysans, qui en été doivent travailler la

De Paris à Pékin

terre en plein soleil, se servent de cette queue pour attacher sur leur tête de grandes serviettes mouillées qui entretiennent la fraîcheur.

On est étonné du reste en entrant en Chine, pays que nous avons trop longtemps en France traité de ridicule, on est étonné, dis-je, de voir à quel point ses habitants sont industriels dans tout ce qu'ils font et surtout dans leur agriculture qui, favorisée, il est vrai, par la richesse du sol, n'en doit pas moins sa grande prospérité à l'industrie des indigènes.

Je citerai à ce propos une organisation sociale vraiment digne d'être remarquée. Quand un Chinois a mérité par ses services un titre de noblesse, son fils n'a le droit et n'aura jamais le droit de porter que le titre immédiatement inférieur et la noblesse va ainsi diminuant dans la famille, de génération en génération, jusqu'à ^{p.347} s'éteindre complètement, à moins que l'un de ses membres ne rende à son pays un service signalé et ne reconquière ainsi le titre primitivement accordé à son aïeul. Certes, personne n'a une plus profonde vénération que moi pour les anciens noms français et les vieux titres ; mais je voudrais pouvoir toujours éprouver envers les hommes qui en sont honorés une estime égale à mon respect pour leurs noms et pour leurs titres eux-mêmes. L'ingénieuse combinaison chinoise donne à la noblesse une émulation toujours croissante, un désir d'autant plus grand de rendre service au pays, que le titre de la famille va diminuant, parce qu'il est plus déshonorant de voir s'éteindre cet héritage entre ses mains que de ne l'avoir jamais possédé.

@

XXI

Arrivée à Pékin

@

Chaude affaire — Défilé de Nang-kao — Un jeune ménage — Du prélèvement de l'impôt — Toun-cheh-ouh — Dernière solitude — Entrée à Pékin — Arrivée à la légation française — Heureuse surprise.

p.348 Après avoir parcouru cinquante lies depuis Hrouaé-laeh-sien, nous arrivâmes à Tchah-tao. Ce village est pittoresquement assis au pied d'une petite montagne qui porte la troisième muraille, une muraille en briques cette fois. Comme nous arrivâmes d'assez bonne heure et que notre auberge était près de la porte de la ville, nous allâmes nous promener sur les remparts, qui consistent en un grand mur en briques de quatre ou cinq mètres d'épaisseur. Quel ne fut pas mon étonnement d'y trouver deux canons sans affûts et abandonnés comme meubles inutiles ! — Serait-il vrai que les canons aient existé en Chine bien avant même que nous eussions soupçonné en Europe les propriétés de la poudre ? Ce qui est p.349 certain, c'est qu'aucune expédition européenne n'a pénétré jusqu'à Tchah-tao. — Ces canons ne portaient malheureusement aucune inscription, ni même aucune marque qui pût indiquer leur origine. Je les signale aux savants qui voudraient aller faire sur leur bronze un peu dégradé par le temps des études approfondies.

Pendant cette promenade, M. Marine lança inconsidérément du haut des remparts une pierre qui atteignit un chien. — Le propriétaire de l'animal se retourne furieux et en voyant que le projectile avait été lancé par un Européen, veut amener la foule pour se venger d'un tel outrage. L'occasion était trop belle : plus de cinq cents personnes nous suivirent à l'auberge en vociférant et en voulant se ruer sur nous. — M. Schévélof me fait signe de me retirer avec Pablo dans un recoin obscur, et montant sur une estrade débite un discours empreint des sentiments les plus pacifiques.

De Paris à Pékin

— Nous ne sommes pas Européens, leur répète-t-il sans cesse, nous sommes Sibériens, voyez nos passe-ports, les deux peuples sont frères, et vous ne pouvez douter de nos bonnes intentions.

Quelques Chinois qui parlaient russe, car il y en a partout, lui répondirent dans cette langue ; dès lors l'entente fut facile.

p.350 Nous ne sortîmes de notre trou, Pablo et moi, qu'après le dispersement de cette foule, et M. Schévélou nous conseilla, à cause de cette aventure, de quitter le village au point du jour.

Nous devons, ce jour-là, passer les fameux défilés de Nang-kao, dont tous les touristes à Pékin vont prendre un aperçu, entre le village de Nang-kao et la grande muraille la plus rapprochée de la capitale. Craignant les secousses du palanquin dans un pays aussi montagneux, et voulant jouir à notre aise de l'aspect de cette belle nature, nous voyageâmes à âne, de Tchah-tao à Nang-kao. — Une heure environ après être sortis du village et avoir passé la muraille en briques dont j'ai parlé, nous arrivâmes au défilé. L'entrée en est fort étroite et fermée par une quatrième muraille.

On commence par descendre des lacets à pic assez semblables à ceux qui se trouvent entre la Mongolie et Kalkann, et l'on pénètre ainsi, après avoir passé la cinquième muraille, dans une gorge resserrée et extrêmement pittoresque. Les Chinois devaient certainement regarder autrefois ce lieu comme leur retranchement le plus redoutable contre les Mongols. Dans une gorge où l'on ne peut pénétrer que par un chemin escarpé et p.351 protégé par deux murailles garnies de tours crénelées et de forteresses, il y avait certainement possibilité de se défendre longtemps, même contre une troupe très supérieure en nombre. Une fois au fond de la vallée, on continue le voyage au milieu de sites remarquables et constamment variés. Je n'en citerai qu'un, qui m'a frappé plus que les autres par son originalité et son charme.

Le défilé peut avoir à cet endroit douze à quinze mètres de large.

De Paris à Pékin

La petite rivière de Nang-kao en occupe toute la largeur et disperse ses eaux entre mille rochers. Nos petits ânes étaient obligés de sauter de l'un à l'autre pour franchir ce passage. Les deux murs de roches qui forment le vallon surplombent au-dessus de la rivière et se rapprochent tellement l'un de l'autre à une certaine hauteur, qu'ils ne laissent pénétrer au fond de ce berceau naturel qu'une lumière mystérieuse. Les Chinois ont creusé un petit temple dans l'une de ces roches, à dix mètres du sol environ.

On y parvient par un escalier extérieur ménagé dans le roc et qui semble naturel. Ils ont orné l'ouverture du temple de bois sculptés, peints en rouge et dorés, de lanternes, de ^{p.352} toutes sortes de pendentifs. — Rien n'est plus frais, plus riant, plus joli et en même temps plus chinois que ce petit coin qui est à la fois vallon, berceau, lit de ruisseau et sanctuaire. Une seule fois dans ma vie j'ai désiré être idole. Heureux le dieu qui habite un pareil séjour !

Je fus étonné, en sortant de ce petit temple, de trouver, au delà, les parois des rochers sculptées à la manière des Égyptiens, et des sortes de cartouches comme dans la terre des Pharaons.

Le reste du défilé de Nang-kao est encore fort beau, mais trop semblable à ce que mes lecteurs ont certainement rencontré plusieurs fois dans leurs voyages, pour que je prenne la peine de le décrire ici.

Cela ressemble à l'entrée des gorges du Trient, à la brèche de Roland, à la vallée de la Chiffa en Algérie, à ce qu'on peut admirer souvent dans les pays de montagnes. Je dois cependant citer une porte de village, sorte d'arc de triomphe en pierre tellement sculptée, fouillée, couverte de dragons et de chimères, qu'elle peut certainement être comptée au nombre des chefs-d'œuvre de l'art chinois.

Nous traversâmes enfin les deux dernières grandes murailles de la Chine, ou, pour parler ^{p.353} plus vrai, les deux derniers contre-forts de la grande muraille de Kalkann, et nous arrivâmes à Nang-kao. Quelle ne fut pas ma joie, en entrant dans ce village, de m'entendre interpeler en français par des Chinois muletiers ou porteurs de chaises, de voir

De Paris à Pékin

écrits sur les murs de l'auberge des avertissements en français aux voyageurs, tels que celui-ci : « Défiez-vous du maître de l'hôtel, c'est un hardi voleur signé : « Un officier de marine compatissant envers les étrangers » ; et bien d'autres inscriptions encore.

C'est que Nang-kao est souvent un lieu de rendez-vous pour le personnel des ambassades qui siègent à Pékin ; c'est que tous les touristes qui parviennent jusqu'à la capitale du céleste empire ne manquent jamais de faire la promenade de Nang-kao et du tombeau des Mignes, en revenant par le Palais d'Été et la grosse cloche. C'est l'excursion classique, comme on va à la mer de glace de Chamonix ou au Righi de Lucerne.

Je sentis alors tout à coup la France devant moi, tout près de moi, car je n'en étais séparé que par la mer. Je bondis de joie aux yeux de mes compagnons qui me crurent fou, et auxquels je ne pris pas même la peine d'expliquer ma ^{p.354} conduite. Pour la première fois je regrettai sincèrement d'avoir quitté la France tout seul et sans un ami ; il eut été bien doux dans un pareil moment de se jeter dans les bras d'un compatriote, et surtout d'un compatriote qui eût partagé les péripéties du voyage. Rien ne scelle les amitiés comme de pareils souvenirs.

Cette pensée ternit un peu la joie qui m'avait saisi, devant la trace du passage de plusieurs Français à Nang-kao, et remontant dans mon palanquin, qui me devint odieux en quelques secondes, je me dirigeai avec mes compagnons ordinaires vers le village de Kouan-chih-lih.

— Nous sommes très pressés d'arriver dans le sud de la Chine, me dit ici M. Schévélof, et par conséquent de nous diriger vers Toun-cheh-ouh et Tien-tsin. Nous venons de décider de ne pas aller à Pékin. Mais vous n'êtes plus ici très loin de la capitale ; le moment est venu de nous faire nos adieux...

— Quelle distance y a-t-il, lui répondis-je, entre la première étape de votre nouvelle direction et Pékin ?

— À peu près la même distance que celle d'ici à Pékin.

De Paris à Pékin

— Je resterai donc avec vous jusqu'à cette halte, et c'est seulement de Toun-cheh-ouh que je me rendrai dans la capitale.

p.355 À la vérité, cette annonce subite d'une séparation, la perspective de me trouver seul avec Pablo dans un pays aussi inconnu, au milieu de gens que je sentais hostiles et dont je ne pouvais me faire comprendre, m'avait fait presque peur. — Le lecteur verra quel curieux résultat cette décision amena dans la suite.

Au moment de repartir, nous vîmes entrer dans la cour de l'auberge un palanquin porté par des hommes. Il contenait donc quelque personnage aristocratique, car en Chine on ne peut se permettre tel ou tel moyen de locomotion que suivant la dignité dont on est honoré, ou le rang que l'on occupe dans la hiérarchie. — Le cheval et le palanquin à mulets sont permis à tout le monde ; la voiture et surtout celle dont l'essieu est très éloigné des brancards, de même que le palanquin à hommes, sont réservés à l'aristocratie.

Nous nous approchâmes donc de ce véhicule privilégié, dès que nous le vîmes pénétrer dans la cour de notre auberge, et nous en vîmes descendre une femme qui me sembla assez jolie sous l'épaisse couche de peinture qui recouvrait son visage, mais d'un embonpoint extraordinaire. Ce que je remarquai surtout, ce fut l'absence p.356 complète de pieds. — Sous la cheville, la jambe se terminait en pointe, comme l'extrémité d'une échasse ou d'une jambe de bois.

La pauvre femme que cette conformation rangeait dans la classe élevée et désignait en même temps à l'admiration des fins connaisseurs ne put faire un seul pas, même appuyée sur ses deux servantes. On l'enleva du palanquin pour la transporter sur l'estrade d'une chambre écartée de la maison. — M. Schévélof apprit, en questionnant les porteurs, que c'était la femme d'un grand mandarin qui faisait son voyage de noce.

Nous vîmes en effet arriver l'heureux mari quelques minutes après ; il était trop semblable au gouverneur de Maïmatchin, que le lecteur

De Paris à Pékin

connaît déjà, pour que j'en parle ici. — Comme la distance est très grande entre Kouan-chih-lih et Toun-cheh-ouh, nous partîmes à deux heures du matin.

Depuis Nang-kao, nous avons quitté les montagnes pour entrer dans la plaine de Pékin. Le pays n'était donc plus ce qu'on appelle généralement un pays pittoresque, mais il était si bien cultivé, si vert, si rempli de grands arbres, si frais à cause des mille canaux qui le coupent en tous sens, que je ne me lassais pas de le ^{p.357} considérer, et sa vue me causait certainement plus de jouissances, après les neiges de Sibérie et le désert de Mongolie, que les effets de montagnes les plus extraordinaires et que les sites les plus gracieux.

Après avoir parcouru soixante lies, nous fîmes une courte halte à Lih-choui-tziao, et nous nous remîmes en marche. — Grâce encore à l'habileté de M. Schévélof, nous passâmes facilement la douane chinoise de Tùm-bah. Partout où le Chinois peut prélever un impôt, il est difficile de s'y soustraire, mais on ne garde pas rancune à l'agent quand on sait qu'une loi de responsabilité pèse encore sur les fonctionnaires à propos du fisc. Le souverain dit aux grands mandarins : Il me faut tant d'argent de votre gouvernement. Le mandarin dit à son subordonné : Il me faut tant de notre province, en ayant soin de doubler la somme pour plus de sûreté. Le mandarin de deuxième classe transmet les exigences à celui de troisième classe, toujours en doublant par précaution, et le mandarin de troisième classe annonce à son district qu'il doit prélever tel impôt, encore doublé sans doute par excès de zèle.

Une pareille organisation grève surtout le ^{p.358} contribuable, et voilà ce me semble une preuve incontestable de la richesse extraordinaire de ce pays ; malgré tous ces abus, la misère n'est pas en somme extrêmement répandue. C'est à peine si pendant tout le temps de mon séjour en Chine on m'a demandé huit ou dix fois l'aumône ; tandis qu'en Égypte, contrée réputée riche, on ne cesse d'être assailli par des bandes de mendiants qui répètent à satiété : Bakchich, chavaga.

De Paris à Pékin

Ce fut vers quatre heures du soir que nous entrâmes dans l'immense village de Toun-cheh-ouh, sur les bords du Peï-ho.

Nous reçûmes l'hospitalité chez un jeune Chinois plein de santé et d'embonpoint, rappelant un peu les monstruosités à gros ventre des potiches fantaisistes, mais au fond un brave homme, bon vivant, dans la plus complète acception du mot. Il nous servit un dîner à la russe, qui me parut succulent après la détestable cuisine des gargotes chinoises.

Immédiatement après ce repas, mes compagnons allèrent s'embarquer pour Tien-tsin. Je les accompagnai jusqu'à la rivière. Pendant la route, M. Schévélof fit à notre hôte chinois toutes les recommandations nécessaires pour me faire conduire le lendemain à Pékin.

p.359 Une fois arrivés au port, ces marchands de thé montèrent sur une des barques amarrées au rivage, et au milieu desquelles se dresse une sorte de construction pour les voyageurs, rappelant un peu celles des gondoles vénitiennes. Nous nous souhaitâmes mutuellement bon voyage, et ils prirent le large. — Ces négociants en s'éloignant laissaient pour moi tomber complètement le rideau sur l'empire des Tzars, et surtout sur cette Sibérie au-dessus de laquelle, malgré sa fertilité et ses richesses aurifères, il semble qu'un oiseau de malheur plane éternellement. Aussi, en voyant se rompre les derniers liens qui me rattachaient à ce pays de l'exil et de la douleur, j'éprouvais un véritablement soulagement malgré la position bizarre dans laquelle je me trouvais seul chez le Chinois ventru. Je ne pouvais rien dire à mon hôte. La science de Pablo pour s'exprimer en pantomime devenait même très insuffisante devant l'intelligence assez restreinte du bouddhiste chez lequel j'étais logé. Je ne pus fermer l'œil de la nuit à cause d'une armée de puces qui ne cessa de m'assiéger, et aussi du veilleur chargé de faire du bruit pour effrayer les voleurs, selon l'habitude chinoise, dont j'ai déjà parlé à Krasnoïarsk, lequel s'acquitta de p.360 son devoir beaucoup trop consciencieusement. Le lendemain, mon Chinois ventru ne put me procurer un palanquin qu'à une heure de l'après-midi. Je fus bien heureux encore qu'il eût obéi aux recommandations de M. Schévélof, car s'il eût voulu me garder chez lui,

De Paris à Pékin

je ne sais vraiment comment je m'y serais pris pour en sortir. Au moment de m'éloigner de cette maison je donnai une petite gratification à l'un des domestiques. Le maître s'en aperçut et fit aussitôt rassembler tous ses gens, qui se mirent à genoux devant moi et se frappèrent le front contre terre. Quelque habitude qu'il puisse avoir des mœurs orientales, un Européen n'assiste jamais à ses scènes de servilité exagérée sans éprouver un serrement de cœur. Je montai le plus promptement possible dans mon palanquin. Je fis mes adieux à mon hôte ; non pas en lui donnant une poignée de main, ce qui n'est pas dans les habitudes chinoises ; mais en appuyant mes deux mains l'une contre l'autre, et en les balançant deux ou trois fois dans une direction perpendiculaire à ma poitrine. Je compris avec satisfaction que cet aimable homme recommandait à mon muletier de me mener à la légation française, et quelques minutes après nous étions en ^{p.361} marche, Pablo et moi, vers la capitale du céleste empire.

Pendant que je voyageais sur cette route couverte d'une poussière épaisse, sous un soleil brûlant, dans cet abominable véhicule qui s'appelle un palanquin, trois jeunes cavaliers, que je veux présenter au lecteur, galopaient sans prendre haleine entre Tien-tsin et Pékin.

La distance est de trente-deux lieues, et ils voulaient la parcourir en un jour. Certes, ils n'avaient pas de temps à perdre. Partis à quatre heures du matin de Tien-tsin, ils s'étaient arrêtés une heure dans un village pour déjeuner et changer de chevaux. À l'heure où je m'éloignais de Toun-cheh-ouh, ils commençaient seulement la seconde étape du voyage. Pour se rendre de Paris à Pékin, ces trois jeunes voyageurs français n'avaient pas affronté les rigueurs de l'hiver en Sibérie, ni la monotonie du traîneau ou de la voiture chinoise ; mais certes leur odyssée était au moins aussi intéressante que la mienne. Ils avaient visité l'Inde en détail, ils avaient été reçus dans les palais des nababs de ce pays, bien préférables, je pense, à ceux des chercheurs d'or de la Russie asiatique ; ils avaient traqué les bêtes féroces à Ceylan et à Java, chassé ^{p.362} l'éléphant dans les forêts vierges de la presqu'île de Malacca, et, poursuivant leur course effrénée, ils regardaient comme une

De Paris à Pékin

bagatelle de faire trente-deux lieues à cheval en un jour, comptant recommencer peu après si les circonstances l'exigeaient.

Le premier de ces trois jeunes gens, l'un de mes bons amis que je croyais à Paris, tandis que nous cheminions à quelques kilomètres l'un de l'autre dans la plaine de Pékin, était le baron Benoist Méchin ; ses deux compagnons étaient le vicomte de Gouy d'Arsy et Guillaume Jeannel. — Ils arrivèrent à la légation comme je commençais à apercevoir les fortifications de la capitale de la Chine.

À cette vue j'éprouvai tout un frémissement d'enthousiasme. Plus on a visé longtemps au même but, plus on a fait d'efforts pour l'atteindre, plus on éprouve de joie à le posséder enfin. Il est difficile de voir quelque chose de plus grandiose et de plus largement construit que la première enceinte de Pékin. C'est un mur d'une élévation extraordinaire, crénelé, et d'une régularité parfaite. Çà et là, au-dessus des portes principalement, s'élèvent des forteresses à trois ou quatre étages, surmontées ^{p.363} d'un toit en porcelaine verte qui scintille au soleil.

Les portes qui sont gigantesques sont en bronze. Elles sont fermées la nuit et à certaines heures du jour.

Je n'entrai pas dans la ville sans éprouver une très vive émotion.

J'eus à parcourir des terrains vagues et parsemés d'habitations laides et rabougries ; puis j'entrai dans un quartier populeux ; enfin sous un dôme de feuillage, j'aperçus une porte de bois élégamment sculptée, gardée par deux lions en marbre et au-dessus de laquelle je pus lire en véritables caractères latins : Légation de France. — J'avais enfin accompli mon voyage de Paris à Pékin par terre.

Quand j'entrai dans le salon de M. de Geofroy, alors envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire de France en Chine, tout le personnel de la légation, M. de Roquette, secrétaire, M. de Veria, premier interprète, M. Scherzer et M. Dugas, le docteur, étaient réunis pour saluer les trois jeunes voyageurs dont je viens de parler.

Je n'oublierai jamais mon entrée dans ce salon hospitalier où je trouvai d'abord une ^{p.364} courtoisie et une affabilité tout exceptionnelles

De Paris à Pékin

de la part du maître et de la maîtresse de la maison ; puis l'aimable accueil de sept compatriotes, dont un ami que je ne m'attendais guère à rencontrer si loin.

Arriver le même jour à Pékin, presque à la même heure, sans s'être donné rendez-vous et après avoir suivi les directions les plus différentes, c'est une gracieuseté du Destin, d'autant plus appréciable, que ce personnage n'est pas toujours souriant et qu'il lui a fallu pourvoir à de bien habiles combinaisons pour nous procurer ce plaisir.

@

XXII

Un peu de tout

@

Le pont de marbre — La ville tartare — Les objets d'art — Un mot sur les laques japonais — Les enterrements — L'observatoire — Le palais impérial — Les temples du Ciel et de l'Agriculture — Les quatre récoltes — Les diverses espèces de thé — Départ de Pékin — Tien-tsin — La mer enfin !

p.365 C'est un Éden que le palais de la légation en Chine. Il se compose d'un immense jardin entouré de murs et rempli de jolis arbres, au milieu desquels se cachent çà et là de petites constructions élégantes, toutes chinoises par le style mais bien françaises par le confortable.

Au lieu d'une simple chambre qui eût suffi à mon bonheur, madame de Geofroy nous désigna à chacun une de ces maisons, qui devint notre propriété pendant tout le temps de notre séjour dans la capitale du céleste empire. Tous les matins nous recevions régulièrement une invitation à dîner de la part de M. le ministre et une invitation à déjeuner de M. de Roquette ou de quelqu'un des aimables membres de la légation.

Quels bons jours j'ai passés là ! Je couchais enfin dans un lit, ce dont j'avais été privé depuis Nijni-Novgorod ; je mangeais de la cuisine française, je parlais français avec des Français.

Ceux qui disent que Pékin est loin de notre pays ont bien tort ; moi j'y ai retrouvé la France tout entière, ou, pour parler plus vrai, ce qu'il y a de plus aimable, de plus largement hospitalier et de plus courtois dans notre chère patrie. Pendant le dîner, les joies et les péripéties de nos voyages firent naturellement les frais de la conversation. Nous nommions tour à tour Calcutta, Irkoutsk, Tomsk et Singapor, comme les Parisiens parlent parfois de Neuilly, de Pontoise et de Fontainebleau.

De Paris à Pékin

L'imagination de M. et madame de Geofroy devait sauter en quelques secondes de la zone torride aux régions glaciales de la Sibérie. Une telle gymnastique de la pensée eut certainement lassé tout le monde ; mais leur extrême bienveillance leur fit tout accepter.

Le lendemain nous allâmes rendre nos devoirs à Mgr de Laplace, évêque de Pékin, qui ^{p.367} habitait alors la mission des révérends pères lazaristes.

Pour nous y rendre, nous dûmes traverser le pont de marbre qui est une des merveilles locales. Ce pont est jeté en dos d'âne sur un étang, je pourrais dire un petit lac, qui est entouré par les jardins du palais impérial. Malheureusement, à l'époque de notre passage, les mille fleurs aquatiques dont est couvert cet étang pendant l'été n'étaient pas encore épanouies, mais nous pûmes du moins admirer la vue pittoresque dont on jouit du pont de marbre.

Des accidents de terrains, certainement artificiels mais décorés ici du nom pompeux de montagnes, ondulent autour du petit lac. Ils sont couverts d'arbres rares, surmontés de kiosques et de ces petites constructions que nous avons l'habitude en France de nommer des pagodes.

Des pavillons bâtis sur pilotis s'avancent au-dessus des eaux. Le sol est couvert de gazon et de plantes rampantes qui viennent se perdre dans le lac. Tout cela est frais, ombragé, riant ; en un mot, disposé avec un raffinement artistique extraordinaire.

La mission des lazaristes est construite au milieu de ce site enchanteur. Tous les religieux ^{p.368} portent le costume chinois, et je fus quelque temps à m'habituer à qualifier de révérend père ces hommes en babouches, doués d'une queue de cheveux noirs, aussi longue que celle des vrais Chinois ; il est vrai que la tresse de ces missionnaires est presque entièrement factice, mais on ne s'en rend compte qu'en approchant de fort près.

De Paris à Pékin

La plus belle partie de Pékin est celle qui entoure le palais. Elle est connue sous le nom de ville tartare. C'est là qu'habitent les gros commerçants et les marchands de curiosités les plus renommés.

Les maisons n'y ont pas d'étage, elles ne sont composées que d'un rez-de-chaussée, mais leurs façades sur la rue sont faites de bois sculpté et doré. L'épaisseur de ces ornements est considérable et les découpures sont fouillées avec une délicatesse toute chinoise. Je ne sais vraiment quelle valeur atteindrait en France la devanture d'une seule de ces maisons. Que le lecteur se figure une rue entière ainsi bordée de boutiques, dont les dorures scintillent sous un ciel éclatant et dans l'intérieur desquelles on peut apercevoir, au milieu de ce merveilleux encadrement dont j'ai parlé, toutes les féeries ^{p.369} asiatiques dont la Chine, et surtout dont Pékin abonde.

Je regrette d'être obligé de désillusionner peut-être ici mes lecteurs sur les belles collections chinoises qu'ils sont convaincus de posséder chez eux. Je ne prétends pas affirmer qu'il n'y ait pas en Europe des spécimens admirables de l'art chinois. Mais généralement tous les objets qui sont débités chez nous sortent des villes du Sud, de Canton, de Hong-kong ou de Schang-haï, et, par conséquent, proviennent de fabrication secondaire. L'art de Pékin est encore presque universellement ignoré. On comprendra aisément ce que j'avance, en songeant que les Européens ne peuvent faire aucun établissement dans la capitale du céleste empire. Nos dernières expéditions n'ont pas augmenté nos droits à cet égard. Les spécimens de l'art de Pékin sont donc presque exclusivement achetés par des touristes de passage qui ne livrent pas d'ordinaire leurs emplettes au commerce. On voit bien en France des émaux cloisonnés, mais il ne donnent pas l'idée des merveilles que les touristes peuvent admirer dans les temples de Pékin, en ce genre de travail. Ce qui est moins connu, ce sont des panneaux entiers représentant des ^{p.370} paysages reproduits en applications de porcelaine sur laque ; des écrans en application d'ivoire teint, sur bois sculpté à jour ; ou des paravents de laque avec des ornements en pierres de couleurs transparentes de Mongolie. Ce dernier genre de

De Paris à Pékin

travail surtout produit des objets d'une beauté incomparable et on ne se lasse pas de les admirer. — Il y a aussi des vases en émail uni, généralement bleu avec des dessins blancs, dans l'épaisseur de l'émail, qui sont d'un effet fort gracieux. Ces sortes de vases ne sont pas rares à Pékin et sont pourtant peu répandus en Europe.

Puisque je parle de l'art de l'extrême Orient, je voudrais éclairer le lecteur sur les laques japonais, bien que je compte arrêter mes notes à Tien-tsin et ne rien dire de ces îles du Japon, séjour préféré de la grâce et de la joie. Peu d'Européens ont vu ce qu'on appelle généralement du laque au Japon. Tous les produits auxquels nous donnons en France ce titre pompeux se réduisent à des surfaces de bois verni. Au contraire, dans le véritable laque, les dessins très en relief, sont composés avec de l'or pur, et les fonds sont recouverts d'aventurine broyée et réduite en poudre. Aussi les objets en véritable ^{p.371} laque atteignent-ils au Japon des prix exorbitants.

J'ai demandé un jour à Ieddo le prix d'un cabinet assez semblable à ceux qui sont devenus si communs en France et qui se vendent généralement chez nous deux ou trois cents francs. Le marchand en voulait vingt-cinq mille francs. Une petite boîte carrée, de dix centimètres de côté, en véritable laque, vaut au Japon de huit cents francs à mille francs. — Je ne m'étendrai pas sur les porcelaines chinoises parce que cette matière pourrait tenir à elle seule un volume entier. D'ailleurs je n'ai pas assez séjourné à Pékin pour m'instruire à fond sur cette partie délicate et plus difficile à bien connaître de l'art chinois. Je parlerai seulement de deux espèces de vases en porcelaine qui m'ont semblé très estimés. Les uns sont ornés de gros caractères chinois, au milieu desquels un médaillon représente quelque scène relative à ce même caractère. Les autres sont parsemés de dessins à gros reliefs, aussi en porcelaine et coloriés. Ces deux modèles de vases datent, paraît-il, de trois à quatre cents ans et valent, en général, de quatre cents à sept cents francs. Ce qu'on appelle des émaux cloisonnés mignes date aussi à peu ^{p.372} près de cette époque et atteint en Chine des prix assez considérables. Ces émaux cloisonnés sont peu

De Paris à Pékin

répandus en Europe. On les reconnaît facilement en ce que les dessins sont plus fouillés et moins réguliers que dans les cloisonnés relativement modernes, et surtout en ce que dans certaines parties, l'émail est transparent et laisse voir le cuivre sur lequel il a été coulé.

Comme je l'ai dit plus haut, les rues de la ville tartare sont bordées de boutiques à la devanture desquelles s'étalent les belles choses dont je viens de parler. Sur la chaussée, le mouvement est plus grand encore, si c'est possible, que dans les villages déjà traversés.

Les piétons innombrables sont obligés de se ranger constamment pour laisser passer le palanquin à hommes de l'aristocratie ; les voitures à deux roues des mandarins que l'on aperçoit cachés par des persiennes vertes ou noires, enveloppés dans leur longue robe de soie brodée ; les chevaux, les chameaux, les palanquins de voyage à mulets, puis des défilés de mariages ou d'enterrements. Ces derniers occupent surtout un espace considérable et s'étendent sur cinq cents ou mille mètres de longueur, suivant la dignité du défunt. Des pauvres portent à la ^{p.373} file des parasols, des perches surmontées de mains en bois doré, ou de toutes sortes d'amulettes. Puis suivent les objets ayant appartenu au mort ; son cheval, sa voiture, dans laquelle est généralement placé un personnage en cire rappelant ses traits et portant son costume de cour, si c'est un mandarin. On voit enfin arriver la bière faite de bois de chêne, de six ou sept centimètres d'épaisseur, et placée dans un catafalque extrêmement lourd. Il faut quarante ou soixante hommes pour porter le char funèbre. Les parents vêtus de blanc en signe de deuil précèdent le cercueil en jetant à terre des fleurs, en brûlant de l'encens et en faisant tous les quatre-vingts ou cent pas la cérémonie du respect. Pour cette démonstration la procession s'arrête. On étend à terre un grand drap blanc, ceux qui conduisent le deuil se couchent à plat ventre et se frappent le front contre terre. Puis ils se relèvent et l'on conduit ainsi le cercueil jusqu'à une propriété du mort, où on le laisse simplement à l'air sans l'enterrer. Quand le cercueil se détériore, on forme un tumulus en le couvrant de

De Paris à Pékin

terre, mais on ne le descend jamais dans une fosse. Ce lieu est pour toujours sacré et ne peut plus être livré à la culture.

p.374 On pense quelle immense quantité de terrains les Chinois perdent ainsi par cette étrange coutume. On sait aussi quels nombreux sujets de querelle elle amène dans les villes du littoral habitées par des Européens ; la question a été trop souvent traitée pour que j'en parle ici.

Ce qui fourmille encore dans les rues de la ville tartare à Pékin, ce sont les prestidigitateurs établis en plein vent.

Leur adresse est très grande, car ils exécutent leurs tours au milieu de la foule et sans les procédés de tables ou de boîtes à double fond qu'il est facile d'employer sur un théâtre. Quelques-uns exécutent des tours dangereux ; ils s'élancent la tête la première au travers d'un cylindre horizontal tout hérissé de clous et de lames pointues. Je ne finirais pas si je voulais raconter tout ce qui grouille dans ces larges rues de la ville tartare. Nulle part on ne voit un kaléidoscope aussi varié et aussi pittoresque.

Malheureusement, à côté de ces merveilles dont je viens de parler, on est témoin de choses repoussantes.

Tout le long des rues sont creusés d'énormes trous, dont on ne saurait décemment préciser l'usage. Aucune ville au monde n'est aussi p.375 infecte, et je comprends que les personnels des légations préfèrent rester quatre et cinq mois renfermés dans leurs belles résidences que de chercher des distractions dans une pareille atmosphère.

Nous visitâmes l'observatoire construit par les Chinois, sous la direction des jésuites. Les instruments scientifiques qui s'y trouvent sont dignes d'admiration. Ils sont faits en bronze et supportés par des pieds de même métal où se trouvent réunies toutes les fantaisies de l'art chinois. Les contorsions de ces supports, composés de dragons et de chimères, rendent plus frappante encore la régularité des sphères, des parallèles et des figures astronomiques qu'ils soutiennent en l'air à une très grande hauteur.

De Paris à Pékin

J'ai vu à Pékin, dans les temples des lamas mongols ou des prêtres de Bouddha, des émaux cloisonnés magnifiques et des objets de grande valeur. Mais je n'ai rien trouvé en Chine, ni même au Japon où le bronze est certainement mieux employé que dans le céleste empire, je n'ai rien vu, dis-je, d'aussi artistique, dans la véritable acception du mot, que les appareils de cet observatoire. Le goût des Chinois, il faut l'avouer, est très discutable. On peut admirer surtout les ^{p.376} couleurs de leurs porcelaines, les teintes douces de leurs émaux anciens et l'harmonie des tons dans leurs étoffes brodées ; mais dans les dessins, dans les formes de leurs objets et de leurs personnages on trouve beaucoup de défauts, et même parfois des monstruosité repoussantes. Les instruments de l'observatoire de Pékin sont, à mon avis, au-dessus de toute critique. La fantaisie y abonde certainement, mais dans de justes proportions ; les supports dont je parlais tout à l'heure sont si élancés, si délicatement travaillés, qu'ils semblent étrangers aux sphères qu'ils soutiennent, et celles-ci paraissent se maintenir d'elles-mêmes dans les airs comme de véritables corps célestes.

Je ne comprends pas comment l'armée du général de Palikao, du moment qu'elle croyait nécessaire de rapporter quelque chose en France, n'a pas préféré les dix ou douze instruments de cet observatoire au mobilier tout entier du palais de Ouen-mih-nuen et de Ouan-tcho-tchan.

Avant de quitter ce lieu je promenai d'en haut mes regards sur l'immense capitale. Ma vue s'étendait sur un espace considérable. Les toits dorés des commerçants de la ville tartare resplendissaient au soleil ; puis j'apercevais non ^{p.377} moins brillants les toits en porcelaine verte des forteresses qui surmontent les portes, les toits de porcelaine bleue des pagodes, du temple du Ciel et du temple de l'Agriculture ; puis surtout le palais impérial recouvert de porcelaine jaune. — Le palais impérial de la Chine ! Lieu rempli de mystères, que personne ne peut se flatter d'avoir approfondis. Petit coin ignoré et désert au milieu de cette fourmilière d'humains, dans lequel nul Européen n'a jamais

De Paris à Pékin

pénétré et où un bien petit nombre de Chinois peuvent entrer une fois par vingt-quatre heures, et encore au milieu des ténèbres de la nuit.

L'audience que l'empereur a donnée aux ministres européens dans ces dernières années, et dont le retentissement a été considérable, n'a pas eu lieu dans le palais même. Le fils du Ciel n'a daigné se montrer à nos représentants que dans un pavillon si écarté dans les jardins qu'on peut l'apercevoir facilement du pont de marbre.

Beaucoup de bruits ont couru en Europe sur la vie privée des empereurs de Chine, sur les règlements intérieurs du palais. M. Berthemy, ministre de France au Japon, que j'ai eu l'honneur de voir à Yoko-Hama, et qui avait autrefois habité la Chine pendant de longues années, me ^{p.378} disait : Tout ce qu'on raconte sur l'intérieur du palais impérial de Pékin ne peut être que mensonge, car il est impossible qu'on en connaisse rien. — La seule chose qui me paraisse probable, parce qu'elle m'a été affirmée par tous les mandarins, c'est que l'empereur est soumis à une étiquette sévère, et qu'il serait immédiatement assassiné par ses propres gardes, s'il voulait s'en affranchir.

La vue des toits jaunes de ce palais me produisit donc une grande impression ; je comparais, en rentrant à la légation, l'existence de ce pauvre empereur esclave de l'étiquette à celle de notre bon roi saint Louis se montrant à tout son peuple, et rendant la justice sous un arbre du bois de Vincennes. — Que de malheureux il y a en ce monde, et sur tous les échelons de la hiérarchie sociale !

Je ne dirai rien du temple du Ciel et du temple de l'Agriculture parce qu'ils offrent tous deux peu d'intérêt. Le premier surtout est indigne du nom pompeux qu'il porte. C'est un immense parc entouré de murs, dans lequel s'élèvent çà et là des chapelles et des pavillons assez jolis, recouverts de porcelaine bleue, et où le jour est tamisé par des stores composés de petits tubes ^{p.379} de verre bleu placés parallèlement. Une estrade de marbre blanc s'élève au milieu du parc. C'est là que l'empereur vient de temps en temps offrir lui-même des sacrifices à la divinité.

De Paris à Pékin

La portion la plus curieuse du temple de l'Agriculture est un champ dans lequel chaque année, à un jour marqué, l'empereur, tenant lui-même la charrue, trace un sillon comme pour donner l'exemple à ses sujets. Le reste du champ est ensuite labouré par les mandarins. Cette cérémonie prouve combien l'agriculture est honorée en Chine. Elle est du reste la cause de la richesse du pays. Avec leur double récolte de blé, les Chinois parviennent à fabriquer le pain à un prix modéré, et en exportant leur thé et leur riz ils font affluer l'or dans leur pays de toutes les parties du monde. Leur procédé de culture ressemble beaucoup à celui des Égyptiens. Ils séparent leurs champs en petits carrés autour desquels sont ménagées des rigoles qui conduisent l'eau d'arrosage dans toutes les parties du champ. Cette eau est puisée dans les nombreux canaux qui serpentent dans la campagne par les Chinois travailleurs, à l'aide d'une bascule presque semblable aux chadoufs égyptiennes. Pour la culture du riz, les petits carrés sont entourés de remblais assez ^{p.380} élevés pour maintenir sur le champ une couche d'eau de plusieurs centimètres. La terre disparaît ainsi complètement. Quand je visitai les rizières au mois de mai, la plante nouvellement semée dépassait à peine la surface du liquide.

Le thé est un petit arbuste qui atteint un pied et demi ou deux pieds de hauteur. Les feuilles se récoltent depuis le mois de mai jusqu'au mois d'août suivant l'espèce, et aussi suivant la qualité que l'on veut obtenir. — Il y a en Chine des crus de thé comme il y a en France des crus de vin. La qualité du sol et les différentes espèces de plantes, différencient les divers thés livrés au commerce. L'espèce la plus estimée est connue sous le nom de thé jaune. — C'est la boisson ordinaire de l'empereur de Chine et de l'empereur de Russie.

Ce thé vaut si cher qu'en Sibérie, dans certaines familles même aisées, je n'en ai vu faire parfois qu'une seule tasse en mon honneur, tandis que mes hôtes s'en privaient par économie. Il serait sans intérêt d'énumérer ici les différents crus, parce que nous ne les dénommons pas en France d'après leur origine. En Sibérie par exemple, on ne sait pas comme chez nous ce que c'est que du thé de perle, ou du pé-ko à

De Paris à Pékin

pointes ^{p.381} blanches ; on connaît le thé Tocmakof ou le thé Sabachnikoff, comme nous connaissons le Lur-Saluces ou la veuve Cliquot. Au contraire, la manière dont nous désignons les diverses espèces en France provient du mode de récolte ; ainsi le thé de perle est formé de feuilles petites cueillies au commencement du printemps, peu de temps après leur formation. Le thé à pointes blanches est fait d'un mélange de feuilles et de fleurs. Les pointes blanches ne sont autres que les fleurs séchées de l'arbuste ; c'est pourquoi cette variété est la plus forte. L'une des espèces les plus communes est le thé en brique dont j'ai déjà parlé, qui sert de monnaie en Mongolie ; enfin le thé le moins estimé présente, par je ne sais malheureusement quelle préparation, une bizarre apparence. Il a aussi la forme d'une brique, mais il est tout noir et on n'y distingue, comme dans l'espèce précédente, ni tige ni feuille. On dirait un bloc de charbon ou de tourbe. Ce thé se vend presque pour rien, et est d'une grande ressource pour les classes pauvres de la Chine et de la Sibérie.

L'intelligence et l'habileté des Chinois peuvent se constater partout, ils savent en faire partout l'application. Tout le monde a pu lire, dans le ^{p.382} *Journal officiel*, des articles qui ont paru dernièrement sur la ponte intensive et artificielle des œufs. Ils ont aussi notablement perfectionné la voilure. Je ne connais pas tous les systèmes employés chez nous, mais en citant la voile latine qui porte le nom de notre race, je cite, je pense, l'une des inventions d'Europe. Mais cette voile latine, en se gonflant démesurément sous l'action du vent, ne profite pas de toute la force que ce moteur pourrait lui imprimer. De plus, dans les rafales, la manœuvre consiste à desserrer la corde qui la retient par le bas. La toile, flottant alors au haut du mât, imprime au bateau un ballant qui peut être fort dangereux. Cette voilure est donc imparfaite. La voile chinoise au contraire est maintenue par une série de barres parallèles, et oppose ainsi constamment une surface plane à l'impulsion du vent. Puis, à l'aide d'une poulie placée au haut du mât, elle s'abaisse indéfiniment. De cette manière, par les plus forts coups de vent, le Chinois peut avoir encore une voile tendue, mais n'offrant plus que peu

De Paris à Pékin

de prise au-dessus du pont, et ne présentant par conséquent aucun danger pour la sûreté du bateau. — Je pourrais citer beaucoup d'exemples de cet esprit ingénieux et pratique. En ^{p.383} parcourant la Chine, j'ai conçu la plus haute opinion de l'intelligence, de l'habileté et de la persévérance des Chinois. Il ne manque à ce peuple qu'une chose : un gouvernement qui lui laisse savoir qu'il existe au monde d'autres nations que la Chine, et que ces nations ont aussi une civilisation à laquelle il serait bon, utile, et surtout lucratif, d'emprunter certaines inventions et certaines institutions. Mais le jour viendra, et peut-être n'est-il pas loin, où les Chinois émigreront en Europe comme ils émigrent déjà au Japon, en Californie et au Pérou ; ils formeront à Marseille, à Paris, à Londres des quartiers plus importants que nos comptoirs de Schang-haï, de Macao et de Saïgon, et notre commerce avec ce peuple prendra un essor inconnu jusqu'ici.

La majorité des Français croit que l'intelligence des Japonais est très supérieure à celle des Chinois. C'est une grave erreur. — Le Japonais nous ressemble beaucoup par le caractère et c'est pourquoi ce peuple plaît aux voyageurs. Il est gai, entreprenant, hâbleur, batailleur, et quelque peu révolutionnaire. — Il y a au Japon un véritable prétendant, et par conséquent parmi les Japonais des partisans de telle ^{p.384} ou telle famille, et peut-être même des amateurs de république plus ou moins démocratique et sociale. Les Français aiment donc les Japonais et par contre les Japonais ont un culte pour les Français. Ils créent une petite armée où l'on adopte nos costumes ; rien n'étonne comme de voir un chasseur de Vincennes monter la garde dans les rues de Ieddo. Ils construisent des petits chemins de fer, des petits télégraphes ; mais, au fond, rien de tout cela n'est sérieux, parce que d'abord rien de ce peuple ne peut être sérieux, et surtout parce que toutes ces applications de nos inventions ne se font que sur une langue de terre très étroite le long de la mer, au delà de laquelle il est impossible à tout Européen de pénétrer. — L'intérieur du Japon nous est absolument fermé, tandis qu'à la rigueur nous pouvons parcourir la Chine d'une extrémité à l'autre. Il est donc erroné de croire que le Japon marche

De Paris à Pékin

vers la civilisation européenne. Ces transformations n'ont lieu que sur une portion microscopique relativement à l'étendue de l'empire.

Le gouvernement chinois ne permet à son peuple ni télégraphe, ni chemin de fer, ni rien de ce qui est européen ; mais le jour où le Chinois, par une révolution bien désirable, aura ^{p.385} obtenu ces concessions de son gouvernement, non seulement il appliquera nos inventions intelligemment, mais il les perfectionnera, et nous serons peut-être étonnés, un beau jour, de recevoir de la Chine les moyens de réunir une vitesse excessive et une parfaite sécurité. Imposer aux Chinois un nouveau gouvernement ou imposer au gouvernement existant de nouvelles constitutions, voilà ce dont notre expédition dernière eût dû s'occuper, au lieu de détruire le palais d'Été, dont il me répugne de faire la description.

Un petit lac tout entouré de galeries en marbres, parsemé d'îlots au milieu desquels se dressent les pavillons les plus coquets ; un grand escalier en porcelaine, montant jusqu'au sommet de la colline de Ouantcho-chan et deux petits temples en porcelaine, voilà ce qui subsiste comme seuls débris des merveilles accumulées dans ce palais et dans le parc qui l'entoure.

Je pris congé le 18 mai de mes aimables hôtes de la légation de Pékin, dont je ne pourrai jamais oublier la si touchante et si bienveillante hospitalité, et je me rendis à Tien-tsin par le cours du Peï-ho.

M. Rystel, alors gérant du consulat de ^{p.386} Tien-tsin, nous fit passer fort agréablement les jours pendant lesquels nous dûmes attendre le départ d'un bateau, et le 24 mai à 8 heures du matin je m'embarquai pour Schang-haï avec mes trois jeunes compagnons, que le lecteur connaît déjà.

Je ne pus me décider à abandonner Pablo à Tien-tsin et je l'emmenai avec moi. Le pauvre garçon ne cessait de pleurer en songeant à la légation de Pékin où il avait trouvé tout à la fois bon souper, bon gîte et le *far niente* le plus absolu. — En entrant en mer à l'embouchure du Peï-ho j'éprouvai une joie bien vive. Cette grande

De Paris à Pékin

mer, pareille d'un bout du monde à l'autre, me fit apercevoir un petit coin de la France. Elle caressait les bords du golfe de Pétcheli de la même manière que la plage de Trouville et de Biarritz.

Sibérie, Mongolie, Gobi, voyages fatigants et difficiles, vous êtes bien décidément finis.

Ma joie fut complète en voyant flotter sur un bâtiment les couleurs de la France. J'avais retrouvé ma patrie et je n'avais plus dorénavant qu'à laisser tourner l'hélice du bateau ou les roues du chemin de fer d'Amérique pour retrouver ma famille.

p.387 Voilà, ami lecteur, la portion de mes notes que j'ai désiré vous faire connaître.

Si ces pages sont monotones, c'est qu'elles sont inspirées des pays qu'elles décrivent. Comment serait-on gai, quand on parle du froid, de l'obscurité et de la misère ?

Vous vous demandez peut-être encore maintenant pourquoi j'ai visité ces pays glacés ; qui me poussait en Sibérie. Ne vous en plaignez pas. Cette folie se fût peut-être emparée de vous. Et je peux vous dire avec mon expérience :

« N'allez pas là... » C'est la morale de ce livre.

@